

**ESTELLE-SARAH BULLE**



# **Là où les chiens aboient par la queue**

**Prix Stanislas du premier roman 2018**

**Prix Carbet de la Caraïbe  
et du Tout-Monde**

**Prix APTOM**

**Prix Eugène Dabit**



LIANA LEVI

## **Prix littéraires**

Sélection prix Première RTBF

Prix Stanislas, meilleur premier roman de la rentrée littéraire 2018

Prix Carbet de la Caraïbes et du Tout-Monde 2018

Prix APTOM 2018

Prix Eugène Dabit du roman populiste 2018

Prix littéraire des Lycéens 2020 (Île-de-France)

## **Prix de librairies**

Prix Millepages 2018

Prix Librairie Saint Pierre 2018

Prix Librairie L'étagère 2018

## **Emissions radio et télé**

RFI « Littérature sans frontières » 3 septembre 2018

TV5 Journal 4 septembre 2018

France 3 journal 19-20 national 7 septembre 2018

France Inter journal du soir 7 septembre 2018

France Info (coup de cœur de Perrine du genre urbain) 8 septembre 2018

France Ô « Le journal de la culture » 12 septembre 2018

France Inter « L'heure bleue » Laure Adler 13 septembre 2018

France 2 « Dans quelle éta-gère » 20 septembre 2018

France Ô « Page 19 » 23 septembre 2018

France Inter « Vous les femmes » 23 septembre 2018

France Ô « Les témoins d'Outre-Mer » 24 septembre 2018

France Inter « La matinale du week-end » Patricia Martin 30 septembre 2018

RCF « Au pied de la lettre » Gisèle Pineau 3 et 5 octobre 2018

France 24 « premières » Axelle Simon 19 octobre 2018

Tropique FM 11 novembre 2018

France Ô « Francosphère » (radio)

TV5 Monde « 7 jours sur la planète » 4 octobre 2019



## PREMIERS ROMANS PORTRAITS D'AUTEUR 7/12

### Les séries d'été de *l'Humanité*

Estelle-Sarah Bulle

# Le créole, comme une langue fantôme



Julien Falsimagne/Leextra/Liana Levi





Née en 1974 à Créteil, d'un père guadeloupéen et d'une mère franco-belge, elle retrace dans un roman choral soixante ans d'histoire de la Guadeloupe. Un témoignage essentiel sur l'exil intérieur de milliers de jeunes Antillais, arrivés en métropole dans les années 1960.

**A**vant de la rencontrer dans un café du Châtelet, à Paris, on l'aperçoit par hasard, à l'arrière d'une golfette, dans un film de l'artiste et écrivain Jean-Charles Massera, tourné au parc Jean-Jacques Rousseau. Administratrice de ce prestigieux centre culturel de l'Oise, Estelle-Sarah Bulle a quitté une vie professionnelle assurée pour mener à bien son projet d'écriture. « *Le jour où je finalisais mon départ, j'ai reçu un appel de Sandrine Thévenet, éditrice chez Liana Levi, disant qu'elle était intéressée par mon manuscrit* », se souvient-elle, encore surprise d'une coïncidence qui a confirmé son choix.

Premier roman de la maturité, *Là où les chiens aboient par la queue* est né de questionnements intimes. « *Ma double origine a toujours été une source de doutes et d'enrichissement. En Guadeloupe, je n'étais pas considérée comme une Antillaise, alors qu'en métropole, c'était ce qu'on me renvoyait* », confie la jeune femme souriante et posée. Sur une soixantaine d'années, elle retrace le destin des Ezéchiël, une famille de Morne-Galant, un lieu imaginaire inspiré du berceau de ses ancêtres. C'est là que vivent le patriarche, Hilaire, et ses trois enfants : Antoine, l'aînée, femme libre, solaire et un peu sorcière, Lucinde, plus sage, et Petit-Frère,

le bien nommé. Leur mère, disparue prématurément, était issue d'une lignée de « Blancs-Matignons », des paysans arrivés de métropole pour fuir la famine : « *Petite, je voyais passer ces blonds aux yeux bleus, très pâles, qui ne parlaient que le créole et ne se mélangeaient pas au reste de la population* », se souvient-elle.

Sa génération n'a pas appris le créole. Reprenant les propos de Liana Levi, elle évoque une « *langue fantôme* », familière et hors d'atteinte. « *Quand j'étais petite, mon père appelait mon grand-père tous les dimanches. Il ne parlait que créole, je lui répondais en français, mais finalement l'amour passait très bien.* » À 20 ans, elle lit *Texaco*, de Patrick Chamoiseau, et comprend la portée « *romanesque, poétique et politique* » de cette langue qu'elle réinvente aujourd'hui dans l'écriture.

De son enfance à Créteil, ville nouvelle en construction encore entourée de champs dans les années 1970, elle garde des souvenirs heureux. « *Comme la Guadeloupe, c'était un lieu de brassage complexe, j'avais des copines vietnamiennes, mon voisin était portugais, on ne parlait pas encore de communautarisme* », raconte-t-elle. Après son bac, elle s'inscrit en hypokhâgne, à Paris : « *J'étais la seule à avoir des origines ethniques et sociales différentes, je devais rentrer dans le moule.* » Pendant dix ans, elle oublie la banlieue et la Guadeloupe pour se conformer à la vie parisienne : « *Dans le milieu que je fréquentais, les Antillais étaient invisibles. Je n'ai eu aucun prof venant des Antilles, même si l'idée de liberté, égalité, fraternité était présente. À Sciences-Po, j'ai appris le droit constitutionnel, je me suis dit que je vivais dans un pays formidable, moins violent que les États-Unis. Mais, en creusant, on s'aperçoit que nous ne sommes pas dans le paysage. La France est un rouleau compresseur.* »

Après s'être insérée dans la vie professionnelle, elle éprouve le besoin d'interroger son père et ses tantes sur leur arrivée en métropole, dans les années 1960 : « *Ils m'ont parlé, jusqu'à ce que j'aie envie d'écrire. J'aurais pu continuer à vivre en mettant cela de côté, mais j'ai tenté de comprendre ma position dans le monde.* »

Dans *Là où les chiens aboient par la queue*, dont la forme chorale rend hommage au *Tandis que j'agonise* de Faulkner, Estelle-Sarah Bulle confronte la diversité des voix, des expériences, et comble une lacune de l'Histoire. Le destin de milliers de jeunes Guadeloupéens, exilés de l'intérieur, employés dans les usines ou les administrations, envoyés pour certains au front pendant la guerre d'Algérie, est largement méconnu, y compris en Guadeloupe. Tous les deux ou trois ans, elle retourne sur cette « *petite île fragile qui a des blessures à vif, soumise à de grands vents* », où elle rénove la maison de son père. C'est à lui, à sa mère et à ses trois enfants qu'elle dédie ce lumineux roman des origines.

SOPHIE JOUBERT

**LUNDI** Juliana Léveillé-Trudel, voyage au pays de l'amie disparue



“

## Un seau d'autorité, un baril de « débrouyé zôt' »

J'ai quitté Morne-Galant à l'aube parce que c'était la seule façon de ne pas cuire au soleil. Morne-Galant n'est nulle part, autant dire une matrice dont je me suis sortie comme le veau s'extirpe de sa mère : pattes en avant, prêt à mourir pour s'arracher aux flancs qui le retiennent. J'ai vu ça des dizaines de fois avant mes sept ans, la naissance du veau qui peut mal finir. Papa laissait toujours faire ; c'était à la nature de décider qui devait vivre et qui devait mourir.

Pourtant, il aimait ses bêtes. Il en avait cinq ou six au moment où je me suis sauvée. Elles vivaient autour de la maison, poussaient de longs beuglements rauques pour qu'on les mène au bac d'eau en tôle ondulée planté au milieu du terrain. Papa détachait une à une les chaînes qui les retenaient à des piquets et les bêtes couraient jusqu'au bac. Les jours de canicule, elles s'étranglaient s'il n'allait pas assez vite. Il les immobilisait d'un ordre sec et sonore,



**LÀ OÙ LES CHIENS ABOIENT PAR LA QUEUE**  
Estelle-Sarah Bulle

Liana Levi,  
288 pages,  
19 euros

« Là ! », et il frappait les taureaux nerveux du plat de son coutelas. Les trois premiers mois, il laissait les petits sans attache, parce qu'ils restent de toute façon à côté de leur mère.

Hilaire traitait ses enfants comme il traitait ses animaux : un verre de tendresse, un seau d'autorité et un baril de « débrouyé zôt' ». Dans ce désert du bout du bourg, il n'y avait que nous et les bœufs. À une demi-heure à pied, sur le chemin principal qu'on ne pouvait pas appeler route, même avec les critères de l'époque, Morne-Galant somnolait, ramassé sur lui-même. Encore aujourd'hui, les Guadeloupéens disent de Morne-Galant : « Cé la chyen ka japé pa ké. » Je te le traduis puisque ton père ne t'a jamais parlé créole :

« C'est là où les chiens aboient par la queue. »

J'en ai vu des chiens étranges et d'autres apparitions de minuit autour de la case, car Hilaire nous laissait souvent seuls et je restais à l'attendre près de la fenêtre.

”



**L'ÉVÉNEMENT  
littéraire****Premiers romans : une année incroyablement riche en talents**

DOSSIER Parmi les nouveaux auteurs, voici nos dix préférés. À noter la montée en puissance des femmes. Elles ont d'ailleurs déjà attiré l'attention des jurés littéraires.

**ESTELLE-SARAH BULLE****Les mille et une nuits de Pointe-à-Pitre**

Mieux qu'un roman, ce livre est une tranche de vie de la Guadeloupe, l'histoire de deux sœurs nées au début des années 1930, et de leur petit frère. Leur père, Hilaire, arrière-petit-fils d'esclaves, cultivait la canne, élevait quelques bœufs sur ses cinq hectares. Par sa faconde, il s'était imposé comme le patriarche d'une nombreuse parentèle qui vivait à ses crochets. Il était l'homme fort du canton. Au point qu'il avait réussi à épouser la belle Eulalie, descendante de colons bretons qui avaient échoué à faire fortune et vivaient en vase clos, travaillant le sol, pas plus riches que leurs voisins noirs mais auréolés de leur peau claire qui suscitait les convoitises. L'auteur, née en 1974, est la fille de ce «petit frère» arrivé à Paris en 1967, où il épousa une jeune femme du nord de la France. Devenue adulte, Estelle-Sarah Bulle, qui grandit à Créteil, a voulu connaître le monde disparu où son père et ses tantes avaient vu le jour. Elle les a fait parler à tour de rôle de leur enfance, de la façon dont ils se sont émancipés du village en tentant leur chance à Pointe-à-Pitre dans les années 1950, puis à Paris. L'aînée de ses tantes est une conteuse hors pair, belle et grande femme truculente, une forte personnalité, calme et déterminée, sans peur et sans reproche, dure et généreuse, travailleuse. Elle parle avec les anges et les saints mais ignore la morale courante, traficote des diamants, tombe amoureuse d'un ex-bagnard, s'improvise mère maquerelle à l'ombre du Sacré-Cœur. Sa sœur, couturière de la bonne société, convaincue d'être une descendante d'aristocrate, et son «petit frère», très engagé à gauche, complètent son point de vue. Leurs trois récits que l'auteur présente tels quels, dans leur fraîcheur, leurs nuances, sans arrondir les angles, convergent sur les faits, divergent dans leur appréciation. L'air de rien, ils écrivent les mémoires de l'île. Un roman choral, attachant, piquant, qui a la saveur des histoires vraies.

**ASTRID DE LARMINAT**



**Premier roman.** Dans un premier roman prodigieux, Estelle-Sarah Bulle embrasse l'histoire de la Guadeloupe à travers le destin d'une fratrie partie pour la métropole dans les années 1960.

## Mon père, mes tantes et la Guadeloupe que je n'ai pas connue



*Paysan travaillant au champ avec ses enfants en Guadeloupe, 1973. Gérard Blanc/Rue des Archives*



## Là où les chiens aboient par la queue

d'Estelle-Sarah Bulle  
*Liana Levi, 282 p., 19 €*

**I**l y a des personnages de roman que l'on quitte à regret. Antoine est de ceux-là. Belle comme le jour, indocile, effrontée, arrogante, impulsive, obsédée par le qu'en-dira-t-on et le mauvais sort. Oui, Antoine est une femme. Et quelle femme ! « Une diablesse », peste Lucinde, sa sœur. « Une fatigante », abonde son petit frère, « pire que tous les cyclones qu'il a) endurés ».

Antoine est la tante paternelle de la narratrice, jeune femme née en banlieue parisienne, à des milliers de kilomètres de Morne-Galant, en Guadeloupe, où son père et ses deux sœurs aînées ont grandi. De ce trou perdu où l'on dit que « les chiens aboient par la queue », Antoine s'est sortie « comme le veau s'extirpe de sa mère : pattes en avant, prêt à mourir pour s'arracher aux flancs

qui le retiennent ». Elle a fui l'obscurité, d'abord pour la capitale, Pointe-à-Pitre, où elle ouvrit un commerce, puis pour la métropole, suivant la trajectoire de Lucinde et de « Petit-Frère ».

De cette fratrie qui « n'a pas d'autre héritage que la parole », la narratrice a recueilli et entremêlé les souvenirs. Dans son français piqué de créole, la flamboyante Antoine raconte le patriarche Hilaire, propriétaire terrien qui « traitait ses enfants comme il traitait ses animaux : un verre de tendresse, un seau d'autorité et un baril de "débrouyé zôt" (1) ». Elle décrit sa mère, Eulalie, une beauté foudroyante à la peau blanc cassé et aux yeux clairs que l'on prenait pour une « béké », une descendante des colons européens.

Elle se remémore surtout la Guadeloupe des années 1940 et 1950, ses inégalités, sa végétation grignotée par les tours en béton imaginées en métropole, les postes de télévision et de radio jetés comme des grands seaux de modernité. Et ce terrible mois de mai 1967, mar-

qué par les émeutes et la répression d'une jeunesse en colère. C'est là qu'elle a décidé de quitter cette île qu'elle continuera de détester sans jamais cesser de l'aimer.

Comme tant d'autres Antillais installés en métropole, Antoine, sa sœur et son frère deviendraient des « négropolitains » : trop blancs aux yeux des Noirs, pas assez au goût de certains Blancs auxquels ces cheveux mousseux et cet accent chantant ne paraissent pas très français.

Née en banlieue parisienne d'un père guadeloupéen et d'une mère à cheval entre la France et la Belgique, Estelle-Sarah Bulle a puisé dans sa propre histoire et appri-voisé le créole de ses aïeux pour écrire ce tendre récit des origines. Déjà sacré meilleur premier roman de la rentrée par le prix Stanislas, son livre est une épopée poétique et politique, un puissant hommage aux « sang-mêlé » et à la résilience des déracinés.

**Jeanne Ferney**

(1) « Débrouillez-vous ».





# LIVRES/

## «L'ancre aux merveilles» de Tante Antoine Estelle-Sarah Bulle évoque la Guadeloupe et sa famille, premier roman

Par **CLAIRE DEVARRIEUX**

**A**ntoine a tout de suite notre sympathie, parce que c'est elle que sa nièce nous présente en premier. Quand elle était adolescente, à Créteil, chaque fois qu'elle se faisait remarquer, par une insolence ou par un désordre excessif, ses parents déclaraient : «On dirait ta tante Antoine.» La critique était accueillie comme un compliment, «car si l'on attribuait bien des défauts à ma tante, je percevais une certaine admiration pour celle qui n'avait jamais fait que suivre son désir en cultivant sans regret l'art de la catastrophe». Comment ne pas souhaiter tenir d'Antoine, gigantesque, belle, originale ? La nièce, devenue adulte, rend visite à Antoine, installée à Paris depuis 1967, afin qu'elle lui raconte la Guadeloupe. Puis elle interroge son autre tante, Lucinde, et enfin son père, «Petit-Frère», né douze et dix ans après ses aînées.

Le génie de *Là où les chiens aboient par la queue* tient d'abord à cette trouvaille : un prénom masculin imaginé pour celle qui associait une féminité flamboyante à une liberté d'allure et de vie qu'on ne prête qu'aux hommes. Estelle-Sarah Bulle, l'auteure, qui vient de recevoir à Nancy le prix Stanislas du premier roman, s'en est expliqué récemment au micro de Catherine Fruchon-Toussaint sur RTL. Ce n'est pas le vrai prénom de sa tante, mais c'était

une manière de suggérer la puissance du personnage.

Savoir choisir des noms est le b.a.-ba du métier de romancier. Mais ça ne suffit pas. Estelle-Sarah Bulle a pris le parti de faire alterner les voix, la sienne – celle de «la nièce» – et celles de la génération précédente. «Cela me permettait de montrer que l'exil pouvait être ressenti de manière très différente d'un individu à l'autre», a-t-elle expliqué aussi, cette fois à *Libération*. On en a profité pour l'interroger sur un autre prénom, le sien, Estelle-Sarah. Ses parents n'arrivaient à choisir, alors ils ont gardé les deux, a-t-elle répondu. Bulle est son nom de femme mariée. Sous son nom de jeune fille, qui ressemble à celui d'Ezechiel (branche paternelle de la famille dans le livre), on peut constater qu'elle a écrit quelques textes de théâtre, et qu'elle est diplômée d'une école de commerce. Elle a arrêté de travailler pour écrire.

C'est l'oralité qui l'intéressait, dans le dispositif de *Là où les chiens aboient par la queue*. La transmission se fait par le récit. A partir des histoires entendues depuis toujours et des confidences qu'elle a suscitées, à partir de cette «musique du créole» qu'elle ne parle pas mais qui était le son des échanges de son père et de son grand-père resté en Guadeloupe, elle a créé, dit-elle, sa propre langue. Ainsi apparaissent des verbes comme «labyrinther», «zinzonner»

ou «tchipper» qui enrichissent notre vocabulaire. Le créole est accessible, tel cousin est «à moitié dek-dek». Le titre est la traduction d'une expression créole : «Encore aujourd'hui, les Guadeloupéens disent de Morne-Galant : «Cé la chyen ka japé pa ké»», explique Antoine. On comprend l'idée. Morne-Galant (toponyme inventé) est à la traîne, loin de tout.

**Peau cacao foncé.** Dans «ce désert du bout du bourg», Antoine est née en 1931. L'enfance est celle d'une famille de la Guadeloupe rurale, qui disparaîtra au fil des décennies, mais qu'incarnera sa vie durant le père, Hilaire, mort à 105 ans. Ce n'est cependant pas une famille comme les autres. La mère, Eulalie, est «une beauté blanche» que le père, on ne peut plus noir et descendant d'esclaves, a ramenée un jour sur son cheval, au grand désespoir de la mère et des frères de la mariée, le côté Lebecq. On dit que Lucinde est née «sauvée» car elle est plus claire de peau que sa sœur. Entre les deux filles, la guerre commence là. La mère préfère Lucinde. Antoine se sent rejetée : «Ce n'était pas possible toute cette différence entre elle et nous ; maman si petite et menue, moi si grande ; grands pieds, grand cou, avec ma peau cacao foncé et mes cheveux tout grainés. Lucinde a pris sa petite taille.»

Non seulement Hilaire va dilapider les



économies de sa femme au profit des Ezechiel, mais il va, selon le côté Lebecq, tuer sa femme. Elle s'esquinte à travailler la terre le soir, et à tenir dans la journée son «lolo» – pas besoin de sous-titre, Eulalie est commerçante. Elle meurt début 1947, sur le point d'accoucher. Petit-Frère a 3 ans. Il ne conserve aucun souvenir de sa mère. Sa grand-mère Lebecq lui raconte qu'elle a une photo d'Eulalie. C'est peut-être vrai, peut-être pas. Il ne la verra bien sûr jamais. On ignore si l'affaire de la photo, où s'engouffre tout le malheur du petit garçon, est réelle ou si elle est le fruit de l'imagination d'Estelle-Sarah Bulle. La romancière ne s'est pas documentée sur Pointe-à-Pitre, où Antoine s'installe à l'âge de 16 ans, en 1947, et pourtant les rues de son roman grouillent de monde, de situations, de bruits, les habitations s'étagent à partir de «l'en-ville» jusqu'aux faubourgs, les plus belles au centre où les égouts font leur travail, les plus misérables à l'extérieur, dans un dédale malodorant. C'est ailleurs dans les Caraïbes, à Bélize, qu'Estelle-Sarah Bulle a puisé la matière de ses évocations, et aussi sur des cartes postales. Quand elle évoque les cases, une seule pièce posée sur des parpaings, avec le vent qui passe en-dessous, ce n'est pas par érudition architecturale. Elle se souvient, enfant, quand lorsqu'elle venait après un cyclone, les cases avaient tenu le coup, et pas les constructions en béton qui ont

couvert la Guadeloupe à partir des années 60, parmi d'autres importations et exactions métropolitaines détaillées dans le livre.

**Babioles** . Après avoir débarqué chez une cousine, la seule Lebecq qui tolère les Ezechiel, Antoine doit repartir car elle a joué du couteau sur la chemise en lin du maître de maison qui la collait de trop près. Elle va réaliser son rêve. Vendeuse, d'abord. Puis elle ouvre sa propre boutique, sélectionne les ustensiles, babioles et tissus qu'elle va acheter jusqu'à Caracas où elle rencontre Armand, son seul amour. Antoine : «*C'était mon antre aux merveilles.*» Lucinde, couturière : «*Debout au milieu de son fatras, elle mangeait des acras de morue gras et odorants, puis s'essuyait les doigts je ne sais où.*» Antoine : «*Il ne faut pas croire tout ce que ma sœur te raconte à propos de ses belles clientes.*» Lucinde : «*J'étais une sorte d'aristocrate, moi. D'abord, ma mère était une béké.*» Petit-Frère : «*Ma mère n'était pas une béké. Il faut toujours que Lucinde en rajoute.*» La succession de ces éclairages fait en grande partie le charme du roman. Ce n'est pas seulement Antoine qui a transmis le goût de la liberté à sa nièce. Celle-ci l'a trouvé en soulevant, l'un après l'autre, le fardeau de chacun. ◆

**ESTELLE-SARAH BULLE LÀ OÙ LES CHIENS ABOIENT PAR LA QUEUE**  
Liana Levi, 284 pp., 19 €.



**Estelle-Sarah Bulle.**  
PHOTO ULIEN FALSIMAGNE.  
LEEXTRA VIA LEEMAGE







## la librairie de l'express

### LA OÙ LES CHIENS ABOIENT PAR LA QUEUE

PAR ESTELLE-SARAH BULLE.  
ED. LIANA LEVI, 288 P., 19 €.  
17/20



C'est le roman que l'on attendait, le livre de la seconde génération qui pose les bonnes questions. A l'instar d'Alice Zeniter, qui

embrassait l'année dernière le destin des Harkis, Estelle-Sarah Bulle, née en 1974 à Créteil d'un père guadeloupéen et d'une mère franco-belge, s'interroge sur ses racines et sur l'exil en métropole de dizaines de milliers d'Antillais. Encouragés par le Bumidom, un programme de l'Etat incitatif, les jeunes d'outre-mer, futurs bataillons d'ouvriers et de fonctionnaires, débarquèrent en masse sous la grisaille de l'Hexagone à partir du mitan des années 1960. Le père et les tantes

# ROMAN

de la narratrice, qui furent de ceux-là, racontent leur parcours avec verve dans ce roman choral aussi chaleureux que le soleil guadeloupéen. La plus fantasque, c'est l'aînée, Antoine, forte femme follement déterminée à conduire sa vie « en cultivant sans regret l'art de la catastrophe ». Elle s'échappe des plantations paternelles de canne à sucre dès ses 16 ans, en 1947, pour rejoindre Pointe-à-Pitre, « amoncellement magnifique de taudis et de paradis », et s'adonner au commerce de produits caribéens. A sa suite, Lucinde et Petit-Frère passeront aussi par la case Pointe-à-Pitre avant de prendre leur envol dans « l'indifférence libératrice » de la banlieue parisienne. « J'ai la Guadeloupe en colère », crie Petit-Frère, fatigué par les « jalousies épaisses » des habitants de l'archipel et la persistance de la hiérarchie coloniale. Diplômée

de Sciences po, où elle ne côtoya, dit-elle, aucun ultramarin, administratrice d'institutions culturelles, Estelle-Sarah Bulle est fascinée depuis ses 20 ans par le *Texaco* de Patrick Chamoiseau. Stimulée par la langue du Prix Goncourt 1992, elle a trempé sa plume dans une encre joyeuse, émaillée d'un zeste de créole bricolé, pour restituer la Guadeloupe gouailleuse du xx<sup>e</sup> siècle et les villes nouvelles franciliennes, terreau d'immigration. Mais elle dit aussi la Guadeloupe angoissée et châtiée, au bord de l'implosion en mai 1967, et le racisme naissant en métropole au lendemain des Trente Glorieuses. « Nous sommes devenus noirs vers 1980 », écrit-elle dans ce récit jamais larmoyant. Le tout dans un habile ballet d'allers et retours, justement salué par le jury du prix Stanislas, qui récompense le « meilleur premier roman de la rentrée littéraire ». Chapeau bas. **M. P.**



## CRITIQUES

### PREMIER ROMAN

# L'impossibilité d'une île

**LÀ OÙ LES CHIENS ABOIENT PAR LA QUEUE,**  
PAR ESTELLE-SARAH BULLE, LIANA LEVI, 288 P., 19 EUROS.

★★★★ Le prince charmant a rarement la peau foncée dans les contes de fées. Hilaire, « l'un des Nègres les plus noirs » de Morne-Galant, en a le panache et la prestance lorsqu'il arrive dans son village, blessé à la tempe, avec sa jeune épouse blanche assise à l'arrière de son cheval. De leur union vont naître trois enfants, qui tous finiront par quitter leur Guadeloupe natale pour la métropole. Petite-fille d'Hilaire, la narratrice a grandi à Créteil et vit dans un « constant sentiment d'ambiguïté, de décalage » du fait de son métissage, cet « entre-deux qui porte quelque chose de menaçant pour l'identité ». Elle décide d'interroger son père dit Petit-Frère et ses deux tantes



Antoine et Lucinde, pour mieux connaître et comprendre la « terre à chimères » sur laquelle son histoire prend racine. A travers leurs voix entremêlées, Estelle-Sarah Bulle

(photo) fait revivre la Guadeloupe des années 1950-1970, son odeur d'amandes en décomposition, ses couleurs mélangées, mais aussi la bétonisation galopante imposée depuis Paris, la dépendance de plus en plus forte à la métropole, le Bumidom (Bureau pour le Développement des Migrations dans les Départements d'Outre-Mer), les révoltes. Un premier roman à l'écriture luxuriante et rehaussée de créole, aussi poétique que subtilement politique.

ÉLISABETH PHILIPPE



## ROMAN

### LÀ OÙ LES CHIENS ABOIENT PAR LA QUEUE

ROMAN  
ESTELLE-SARAH BULLE

*Une Guadeloupéenne quitte son village pour Pointe-à-Pitre. Et en fait le récit. Un roman vif et poétique.*

**T**Au bout de la route, reconnaissable à ses senteurs d'amande et de décomposition, il y a Morne-Galant. A peine un village, que les Guadeloupéens surnomment « là où les chiens aboient par la queue ». C'est dans ce trou perdu qu'est née Antoine, l'aînée de la famille Ezechiel, de son vrai prénom Apollone. Une sacrée fille, quittant sa famille à 16 ans pour se rendre à Pointe-à-Pitre avec son parapluie rouge, sa robe blanche et rien d'autre qu'un mouchoir usagé dans son réticule. On est encore dans les années 1940 et les taudis de la capitale semblent des merveilles à la gamine qui ne sait rien mais apprend vite. C'est avec elle que la narratrice, sa nièce, va traverser le temps et l'espace. Croisant Lucinde, l'autre tante, dont les doigts de couturière frétilent de talent. Des hommes aussi, un peu menteurs, un peu voleurs — comme Hi-

laire, qui gaspille sa monnaie pour avoir l'air cossu devant une famille qui n'a jamais accepté son mariage avec une Bretonne au teint clair.

Mais revenons à Apollone, alias Antoine. Elle mène le bal avec ses bavardages nourris de créole et de mots inventés pour faire chanter la phrase. Un jour comme les autres, elle quittera le pays, après quelques trafics et beaucoup de rêves brisés, et se retrouvera à Créteil dans un béton sans odeur... Ce premier roman bondissant traverse six décennies de métamorphoses antillaises avec un mélange de nostalgie et de lucidité. L'auteure balance entre fantasme et réalisme, dénuement et rêves impossibles. Elle dit la douleur de partir et l'envie de regarder l'avenir. Surtout, Estelle-Sarah Bulle dresse le portrait d'une héroïne libre et audacieuse en retrouvant sa voix musicale, lyrique, d'une beauté farouche et d'une poésie facétieuse.

— **Christine Ferniot**

Ed. Liana Levi, 288 p., 19€.





ENTRETIEN DOMAINE FRANÇAIS

# Marqueuse de paroles

À LA FOIS FRESQUE HISTORIQUE ET SOCIALE DE LA GUADELOUPE, HOMMAGE FAMILIAL, TÉMOIGNAGE D'UNE ÉMIGRATION, LE PREMIER ROMAN D'ESTELLE-SARAH BULLE SE RÉVÈLE RICHE, ACIDE, MORDORÉ.

**P**our les negropolitains, Noirs antillais ou d'origine africaine, naître en France avec une double culture, est ce une aubaine ou un fardeau ? Estelle-Sarah Bulle naquit en 1974 à Creteil, d'un père guadeloupeen et d'une mère quasi chti. « *Pour quoi suis-je née la plutôt qu'ailleurs, dans ce paradis sans histoire, sans rituels, sans traditions, sans surveillance exagérée ? Dans cet impersonnel erge en mode de vie ? Était-ce un choix délibéré de mes parents ou la logique implacable du cours des choses, dans la société française des années soixante-dix ?* » Autant galerie de personnages que roman a voix, *La ou les chiens aboient par la queue* conte soixante-dix ans d'histoire de la Guadeloupe et de ses relations avec la métropole. Du hameau rural à « l'en-ville », de Pointe-à-Pitre à Creteil, Montmartre. Misère, richesse, conflits, joies, peines, sang versé, ombres, lumières. Tout un tas de souvenirs, de sentiments contradictoires que viennent déposer sur la scène de cet ouvrage, Hilaire, le grand père, figure tutélaire, Antoine, la fille aînée, Lucinde, sa sœur et Petit Frère, le père de la nièce, la narratrice. Antoine, grande, belle, rebelle à un peu des allures de Corto Maltese. Aventureuse, tout autant que grenouille de benitier, elle commerce d'île en île, jusqu'à Caracas, revend des diamants, devient dame maquerelle par empathie et par nécessité, douée d'un tempérament explosif, d'un verbe fort et coloré, elle creve l'écran. Lucinde : « *J'étais une sorte d'aristocrate, moi. Je ne sais pas, c'était comme ça depuis l'enfance, je n'étais pas comme les autres.* » Couturière émérite, elle habille tout Pointe-à-Pitre, émigre en métropole, s'installe dans la fonction publique. Petit Frère aime lire, s'informe, se révolte, d'électricien deviendra infirmier psychiatrique en région parisienne. La nièce capte et retranscrit leurs paroles. « *Pour moi qui suis née dans la grisaille, l'île constitue un monde de sensations secrètes, inaccessible la plupart du temps.* » D'une écriture limpide, Estelle-Sarah Bulle, conteuse hors pair, élève ici un chant magnifique, profond, à ses parents, ses racines, sa double appartenance.

**Écrire ce livre était-ce une manière de retrouver sa place dans une filiation, de redécouvrir ses racines ?**

Oui je pense qu'il y a un peu de cela. Plus généralement, c'était une façon de parler de cette histoire qui a concerné plusieurs dizaines de milliers de personnes en France, qui les concerne toujours et qui est peu connue, la Guadeloupe restant pour beaucoup une destination touristique parmi d'autres, alors que c'est une des grandes richesses de l'histoire de France depuis quatre cents ans. L'envie d'écrire est très ancienne chez moi, elle remonte à l'enfance, au plaisir de la langue et de la littérature que m'ont transmis mes parents. Lorsque je me suis enfin autorisée à écrire sérieusement, il m'a paru évident de commencer par ce que je connaissais le mieux : mon histoire familiale.

**Les témoignages se sont accumulés, stratifiés au fil des ans ou bien avez-vous eu une démarche d'enquêtrice ?**

C'est là que la fiction entre en jeu. Je n'ai pas formellement interrogé mon père ou mes tantes ou mon grand-père, c'est plutôt le résultat d'innombrables conversations que j'ai eues avec eux depuis l'enfance qui m'ont servi de matériau et que j'ai mêlé à ma propre réflexion. Pour la fluidité du roman, j'ai ensuite décidé d'adopter la forme d'une enquête. J'ai la chance d'avoir pu depuis l'enfance parler très librement avec mes proches du rapport aux Antilles, de ce que c'est d'être ne la-bas tout en étant pleinement français. Cela n'a pas été vécu de façon uniforme par tous les membres de ma famille : suivant que vous êtes une femme, un homme, l'aîné ou le benjamin de la famille, l'expérience fut différente. Je voulais absolument garder cette pluralité des voix, d'où la forme polyphonique qui permet aux personnages de s'engueuler et se contredire sur la base d'une expérience douloureuse commune.

**Les femmes occupent une place conséquente dans le roman. Les hommes malgré la figure hiératique d'Hilaire apparaissent plus effacés...**

Outre Hilaire le grand père, qui incarne une sorte de Guadeloupe agricole qui a existé pendant des siècles et est en train de muter en autre chose, il y a quand même le personnage de Petit-Frère qui m'est particulièrement cher et qui incarne une jeunesse prête à tout pour s'intégrer et intégrer ses enfants dans la France métropolitaine moderne des années 60. Certes, Antoine occupe une place centrale, mais les hommes ne sont pas absents, en contrepoint ou contre-exemple d'Antoine.

**Antoine a-t-elle existé ?**

Antoine était ma tante paternelle. Je l'ai recréée avec ce que je sais très bien d'elle et ce que mes souvenirs d'enfance m'en ont laissé. C'était vraiment une femme qui occupait une place forte, voire débordante, dans la famille. En réalité elle s'appelait Apollone, mais il était courant en Guadeloupe de donner des prénoms d'hommes à des femmes. Mon autre tante s'appelle Gilles dans la vraie vie. J'ai choisi Antoine parce que c'est donc culturellement plausible et parce que cela renforçait son côté déterminé, presque agressif. S'il y a un sous-entendu sexuel, il est plus du côté de son asexualité que d'une hypothèse lesbienne. Malgré sa beauté, Antoine n'est absolument pas intéressée par le sexe, toute sa libido est tournée vers Dieu et le commerce. Elle a des histoires avec quelques hommes, mais parce qu'elle les utilise comme instruments de sa modeste ascension sociale.

**Que signifie l'expression l'en-ville ?**

C'est un clin d'œil au Texaco de Chamoiseau, c'est là que j'ai rencontré l'expression pour la première fois. Depuis, je l'ai lue chez



d'autres auteurs antillais. Qui sait si l'expression vient de l'usage créole ou d'une trouvaille d'auteur qui s'est diffusée ? En tout cas elle reflète bien la capacité du créole à décrire un phénomène social nouveau. *Texaco* : c'est un roman qui m'a marquée consciemment et inconsciemment mais ce n'est pas une référence directe pour le quartier de Man Dédé. Là j'ai écrit avec ce que je connaissais moi-même de la ville et de ses habitants et d'autres lectures ont aussi pu jouer, comme les romans *Melody des faubourgs* (Lucie Julia), *Pluie et vent sur Têlummée Miracle* (Simone Schwartz-Bart), et même *Banjo* (Claude McKay), ce roman noir américain qui se passe à Marseille dans les années 20.

**Quelle est votre relation à la langue créole présente tout au long du roman ?**

Malheureusement, je ne parle pas créole. C'est une coupure de plus avec l'île. Cependant, c'est une langue qui a bercé mon enfance parce que j'entendais mon père parler à mon grand-père chaque dimanche au téléphone et bien sûr je l'entendais là-bas en vacances, comme une musique très agréable. Je n'ai donc pas voulu trop en mettre dans le roman mais plutôt par touches, à l'image de la proximité que j'ai avec cette langue sans la parler.

**Le rapport aux croyances, à la sorcellerie semble vous amuser ?**

C'est quelque chose de très prégnant et de très riche aux Antilles, avec l'héritage africain et l'espèce d'admiration mêlée de crainte du voisin haïtien et son vaudou. La sorcellerie est aussi un lu-

brifiant social là-bas, mais elle lutte en permanence avec la rationalité française qui prend toute la place en surface. Là encore, je ne m'en amuse pas, je constate. Chacun se fait son propre vade-mecum de croyances et de cartésianisme. Pour Antoine, c'est Jésus et la quimboiserie. Pour son père Hilaire, c'est la terre et rien d'autre, avec le vote socialiste aux élections.

**La République française est souvent exaltée par les personnages de votre roman. Pourtant la France donne l'impression de délaisser ses DOM-TOM...**

Ici encore, je traduis une réalité. Les Antillais sont très attachés aux idéaux républicains et égalitaires puisque cela les a sortis de l'esclavage. En même temps, ils ont vite compris qu'il ne fallait pas attendre grand-chose de ceux qui prétendent incarner ces idéaux au niveau de l'État français. La preuve est que les Antilles se sont battues seules contre l'occupation vichyste durant la Seconde Guerre mondiale ; aucune aide anglaise ou française n'est venue de l'extérieur, mais les Antillais savaient que le nazisme et Pétain c'était pire que le peu que la république leur garantissait : la liberté, au moins formelle.

**Vous évoquez le fait de ne pas être considérée comme une Guadeloupéenne dans le pays natal de vos parents et étrangère dans votre pays d'origine. Pouvez-vous évoquer cet entre-deux ?**

Eh bien cela rejoint la méconnaissance générale de cette histoire. Peu de gens savent que la Guadeloupe a été française avant le Comtat Venaissin par exemple. En se fondant sur ma couleur de peau, je subis parfois le racisme ordinaire que connaissent les émigrés de plus ou moins fraîche date, tout en n'ayant pas d'autre pays que la France et son histoire à revendiquer. En même temps, la Guadeloupe étant à 7 000 km de la métropole, il y a forcément un hiatus entre ceux qui sont nés et ont toujours vécu dans l'île et ceux qui sont partis, voire qui ne sont pas nés dans l'île. C'est un sentiment à la fois inconfortable et plein d'enseignements pour une banlieusarde comme moi.

**Avez-vous eu des difficultés à être publiée ?**

Non, j'ai eu sacrément de la chance : premier envoi par la poste aux éditions *Liana Levi*, appel de leur part une semaine plus tard ! Ce qui a fonctionné dans mon cas c'est que j'ai mûri très longtemps ce projet et au lieu d'envoyer mon manuscrit à une pléthore d'éditeurs, je n'en ai sélectionné que quatre qui me semblaient proches de ma sensibilité par leurs choix éditoriaux. Être une lectrice assidue m'a aidée à être efficace dans ma démarche.

**Qu'est-ce qui vous pousse à écrire ?**

Pouvoir dire la beauté et l'horreur du monde, n'être productive que dans ce sens.

Propos recueillis par Dominique Aussenac

**Là où les chiens aboient par la queue**, d'Estelle-Sarah Bulle  
*Liana Levi*, 288 pages, 19 €



## SPÉCIAL RENTRÉE LITTÉRAIRE NANCY

### Dans le jardin créole d'Estelle-Sarah Bulle

**Une famille marquée par le grand-père, Hilaire, charmeur autant que panier percé, qui, dit-on, fit mourir de chagrin son épouse bretonne.**

« *Me souvenir sans me retourner sans cesse. C'était finalement le lot et la chance des Antillais, ces passagers perdus qui voyagent sur tous les continents.* »

« *A mes parents* », « *A mes enfants* » : entre ces dédicataires, Estelle-Sarah Bulle a placé son premier roman (prix Stanislas 2018) en forme de transmission, à partir d'une quête : la narratrice, qui lui ressemble, trentenaire née à Créteil, père guadeloupéen, mère du Nord (côté belge), éprouve le besoin de mieux connaître cet « *entre-deux du monde* », ce pauvre Morne-Galant « *où les chiens aboient par la queue* », dit le proverbe créole, où elle se rend au mieux tous les deux ans et dont elle ne sait pas grand-chose. Alors elle interroge sa tante, dite Antoine, son père, dit Petit-Frère, et leur sœur, Lucinde. Elle recueille de ces trois voix des récits éclairant la société guadeloupéenne de l'après-guerre, les rapports de classes, de couleur, les promesses du Bumidom et les secrets d'une famille marquée par la figure du grand-père, Hilaire, charmeur autant que

panier percé, qui, dit-on, à force de frasques, fit mourir de chagrin son épouse bretonne. Le témoignage d'Antoine, 75 ans, libre, hardie, cocasse, l'emporte. Ah, sa vie de garçon manqué dans un corps de reine ! Petit-Frère la supporte difficilement et empruntera le chemin du rêve métropolitain. Lucinde l'y rejoindra, personnalité complexe et divisée, qui apporte une autre touche encore à la saga des Ezechiel. « *Cultivez votre jardin créole* » pourrait bien être la révélation de ce beau livre pacifié ■

V. M. L. M.

« *Là où les chiens aboient par la queue* », d'Estelle-Sarah Bulle (*Liana Levi*, 288 p., 19 €).







## ESTELLE-SARAH BULLE **Là où les chiens aboient par la queue**



**ROMAN** « Toute notre histoire prend racine dans la terre à chimères », écrit la narratrice, partie à la rencontre des siens. Son chemin commence à Morne-Galant, loin de tout – on dirait vulgairement « au cul du monde », mais on est en Guadeloupe et on dit joliment là-bas « là où les chiens aboient par la queue ». Hilaire, le

père, y gaspillait les maigres revenus de sa terre. Les enfants de la famille Ezechiel ont mis les voiles : Antoine, la première (c'est son nom de « savane », elle s'appelait en fait Apollone), s'en est allée à Pointe-à-Pitre à 16 ans. Parapluie rouge et robe blanche, rien de plus. C'était dans les années 1940. Sa sœur Lucinde l'a suivie, avec leur « Petit-Frère ». Un caractère indomptable, l'Antoine, et une langue libre. Comme sa fratrie, elle a fait le grand saut pour se retrouver à Créteil, où tous sont devenus des « *négro-popolitains* ». À travers le destin d'une famille, la sienne, Estelle-Sarah Bulle raconte plus d'un demi-siècle de la vie des Antilles paysannes, en suivant la grande vague d'émigration des années 1960 vers la France, et jusqu'à la révolution touristique actuelle. Sa langue charnue charrie les pépites du parler créole : elle se revendique de Patrick Chamoiseau. Son Antoine est un peu « *dek-dek* », adorablement toquée. Avec la musique et la poésie des siens, on partage les douleurs du départ et les hésitations identitaires entre l'île et la métropole. Tout à la fois émus et ravis. ♡

YVES VIOLLIER

Liana Levi, 19 €.



## LITTÉRATURE FRANÇAISE

# TOUTE PREMIÈRE FOIS

Qui dit « rentrée » dit « petits nouveaux ». Outre les magnifiques *Ça raconte Sarah* de Pauline Delabroy-Allard [voir extraits page 66] et *La Grande Idée* d'Anton Beraber (dont vous avez pu découvrir des extraits dans notre numéro de juillet-août), nous avons sélectionné cinq premiers romans, aux univers très variés. Découvrez-les dans les critiques ci-dessous et dans la chronique de Josyane Savigneau.

## Mémoire de câpresse

**Estelle-Sarah BULLE**

Dans une boutique poussiéreuse, une vieille femme parle du jour où elle a quitté le village de Morne-Galant, en Guadeloupe. Elle s'appelle Antoine. C'est son nom de savane. Le vrai, on ne doit pas l'ébruiter, au risque d'attirer les malices des envieux. Celle qui l'écoute est sa nièce, une jeune femme née en région parisienne, qui vient d'avoir un enfant et qui aimerait savoir d'où elle vient. Antoine est une câpresse



★★★★★  
*Là où les chiens aboient par la queue* par Estelle-Sarah Bulle, 288 p., Liana Levi, 19 €

– son père était noir, sa mère une Blanc-Matignon, nom donné aux Bretons très pauvres arrivés sur l'île au XVIII<sup>e</sup> ou XIX<sup>e</sup> siècle. Promise à une vie de misère, elle fuit – direction la capitale, Pointe-à-Pitre. *Là où les chiens aboient par la queue* est le roman du destin antillais qui se crée interminablement entre deux mondes. Estelle-Sarah Bulle décrit l'archipel dans les années 1950, rendu

exsangue par le régime de Vichy ; montre la diversité de la population ; donne à entendre la beauté du créole et l'imagination flamboyante des croyances anciennes. Et, chemin faisant, elle remonte le cours cahotant de la vie d'une Antillaise jusqu'au 18<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

Née en 1974 à Créteil, d'un père guadeloupéen et d'une mère originaire du nord de la France, la romancière écrit sur un héritage qui est aussi le sien. Ses débuts littéraires sont tout simplement épatants. **Gladys Marivat**



T

# Les écrivaines se rebiffent

MODE  
Rudi Gernreich,  
le retour d'un  
visionnaire

CULTURE  
Chez Anna  
Aaron, chanteuse  
spirituelle

GUIDE  
Odyssée  
gourmande  
à New York







DE GAUCHE À DROITE  
Pauline Delabroy-Allard, Meryem Alaoui,  
Estelle-Sarah Bulle, Simone de Beauvoir.

# La fin de l'âge de discrétion

PENDANT DES SIÈCLES, LES MONDES LITTÉRAIRE ET SOCIAL SE SONT ALIGNÉS SELON UNE RÉPARTITION DES RÔLES CLASSIQUE ET QUELQUE PEU DÉSESPÉRANTE: LES HOMMES ACCOUCHEMENT DE LIVRES, LES FEMMES D'ENFANTS. UN RAPIDE COUP D'ŒIL AUX CHIFFRES DES DERNIÈRES RENTRÉES LITTÉRAIRES SEMBLE CEPENDANT MONTRER QU'IL S'AGIT D'UNE ÉPOQUE RÉVOLUE. VRAIMENT?

par Floriane Zaslavsky

La littérature «au féminin» a rarement été aussi vivace qu'aujourd'hui. Il suffit de jeter un coup d'œil à la rentrée littéraire de septembre dernier pour s'en convaincre. Les listes de certains des prix les plus convoités se sont en effet enrichies des noms de nouvelles romancières, publiées pour la première fois. Parmi elles, l'auteure belge Adeline Dieudonné s'est imposée comme la nouvelle star des lettres avec *La vraie vie* (chez L'Iconoclaste). Elle a remporté pas moins de cinq récompenses, dont le Renaudot des lycéens et le Prix Victor-Rossel. Le grand critique et producteur d'émissions littéraires François Busnel s'est d'ailleurs avoué «totalement subjugué». Cette fable, qui nous plonge dans l'enfer de l'enfance maltraitée à travers les yeux d'une adolescente dotée d'une imagination salvatrice, avait déjà touché plus de 100 000 lecteurs à peine deux mois après sa sortie.

D'autres primo-romancières francophones ont été distinguées, comme Inès Bayard (*Le malheur du bas*, chez Albin Michel), Meryem Alaoui (*La vérité sort de la bouche du cheval*, chez Gallimard) ou encore Pauline Delabroy-Allard (*Ça raconte Sarah*, aux Editions de Minuit). Il importe aussi d'évoquer Estelle-Sarah Bulle et son ouvrage *Là où les chiens aboient par la queue* (chez Liana Levi, lauréat – entre autres – du Prix Stanislas du premier roman), mélange d'autobiographie et de fiction qui retrace l'histoire de sa propre famille et celle, méconnue, de la Guadeloupe. On y découvre la trajectoire d'Antoine, femme flamboyante et libre, depuis son « désert du bout du bourg » jusqu'à la métropole. L'auteure ne peint pas seulement un exil intérieur par touches poétiques et des éclats de créole réinventé, elle crée au fil des pages un rythme et un langage : un grand livre.

Dans les mois à venir réjouissons-nous aussi de retrouver du côté anglo-saxon le dernier roman de la jeune écrivaine américaine Jesmyn Ward, qui dessine avec ses textes une implacable croisée des chemins entre William Faulkner et Toni Morrison (*Le chant des revenants*, aux Editions Belfond). Jesmyn Ward est la seule femme à avoir reçu deux fois le National Book Award. À l'évidence, toutes ces nouvelles plumes s'inscrivent dans une histoire. Elles ne sortent pas de nulle part. On peut bien sûr penser aux différentes voix féministes d'Adichie ou de Despentès, qui elles-mêmes marchent dans les pas d'illustres aînées.

Rien qu'en littérature française, l'engagement de Beauvoir, le style de Yourcenar, la fausse nonchalance de Sagan ou les silences de Duras ont façonné notre imaginaire collectif : ce ne sont pas les noms de femmes de lettres qui manquent, et cette photo d'ensemble fait plaisir à voir. Demeure pourtant un point noir, et de taille, celui de la présence des auteures dans l'espace dominant des représentations. En d'autres termes, les écrits de femmes sont globalement moins cités et commentés dans le monde médiatique que ceux des hommes : un handicap de poids pour exister et laisser une trace.

#### AMNÉSIE CHRONIQUE

Ainsi le site américain VIDA, centré sur la place des femmes dans la littérature, soulignait que, au cours de l'année 2014, l'écrasante majorité des chroniques étaient constituées de textes d'hommes sur des auteurs masculins, avec un ratio édifiant de 80% pour le *New Yorker*. C'est notamment pour participer à un effort de rééquilibrage que Claire Do Sêrro, directrice littéraire aux Editions NiL, compte désormais parmi ses missions celle de redéployer l'offre de la maison en «littérature féminine».

Cette expression pose question. L'idée même d'une telle catégorie ne revient-elle pas à enfermer les femmes et leurs discours, et par extension à les marginaliser dans le champ littéraire ? Un positionnement que la jeune directrice

«En tant qu'éditrice,  
ce qui m'intéresse,  
c'est la femme dans  
tous ses états»

Claire Do Sêrro



## LA LITTÉRATURE



DE GAUCHE À DROITE  
Virginie Despentes, Virginia Woolf,  
Chimamanda Ngozi Adichie.



DE GAUCHE À DROITE  
Marguerite Yourcenar, Inès Bayard,  
Adeline Dieudonné, Jesmyn Ward.

justifie ainsi: «Ce qu'on entend par littérature féminine est surtout une question de sensibilité. De façon pragmatique, on peut dire qu'il s'agit de la littérature écrite par les femmes, et pas forcément pour les femmes. En tant qu'éditrice, ce qui m'intéresse, c'est la femme dans tous ses états... Il manque encore une diversité de représentation des voix. La littérature féminine ne rentre pas obligatoirement dans les cases «féministe» ou «comédie romantique». J'ai à cœur que des femmes soient lues sans les enfermer dans l'une de ces catégories. C'est tout le paradoxe d'une expression comme celle-ci.»

On aurait pu croire, après un XXe siècle particulièrement fécond, qu'il s'agisse là d'un combat d'arrière-garde. Christine Planté, professeure émérite de littérature française à l'Université Lyon II, nous met en garde: «Il existe en matière d'histoire culturelle – et plus encore quand il s'agit des femmes – une tendance à la perte de mémoire. Ce qui produit une histoire discontinue, empêchant les transmissions et les héritages. A chaque génération, les choses se passent comme si les femmes n'avaient pas, ou presque pas, écrit, créé, pensé et agi auparavant. C'est en raison de cet oubli qu'on tend à surestimer la nouveauté et la fécondité du XXe siècle, en ignorant le nombre de femmes qui écrivaient des romans, de la poésie, des essais, et avaient une place dans la vie littéraire et intellectuelle au siècle précédent.»

Ainsi, les grandes voix de Virginia Woolf ou de Simone de Beauvoir sont plus vivement inscrites dans la mémoire récente, d'autant que leurs discours offrent une résonance directe avec les préoccupations féministes contemporaines. Or il importe de ne pas faire oublier toutes celles qui ont écrit avant elles, ni la richesse et la variété de ce qu'elles ont écrit. «On a trop réduit George Sand à quelques romans champêtres, Marceline Desbordes-Valmore à quelques poèmes d'amour ou sur les enfants, poursuit la professeure. C'est dans ces oublis et ces pertes de mémoire que se fait l'impossibilité de reconnaître la part des femmes dans la culture et la création.»

#### LE PIÈGE DU FÉMININ

Christine Planté a été l'une des voix les plus importantes à s'interroger à la fin des années 1980 quant au bien-fondé de la notion de «littérature féminine». Elle défendait dans son essai *La petite sœur de Balzac*, publié au Seuil en 1989, une position universaliste très claire, tenue aujourd'hui par plusieurs figures de cette nouvelle scène littéraire, à l'instar de Meryem Alaoui (*lire son interview en page 20*) qui refuse de se voir imposer la question du genre. Comme elle l'explique, «le féminin est un piège que l'on tend aux femmes; toute la difficulté pour elles est de ne pas s'y laisser enfermer, en revendiquant des valeurs propres qui sont souvent celles qu'on leur a autorisées ou assignées, et en s'épuisant à se définir ou à se justifier par rapport à ce «féminin» supposé». Longtemps, les femmes ont dû respecter une place circonscrite dans le monde des lettres. Elles étaient tolérées au nom

## «Quand il s'agit des femmes, il existe une tendance à la perte de mémoire»

Christine Planté

de certaines qualités naturelles qui leur étaient attribuées: l'épistolaire, certains types de romans, des écrits destinés aux jeunes filles ou aux enfants. C'est contre ces enfermements successifs dans des genres littéraires bien définis qu'il s'agit d'être vigilant.

#### FEMMES DU FUTUR

Sytske van Koeveringe est une jeune romancière néerlandaise. Son premier livre, *C'est lundi aujourd'hui* (chez NiL), est une petite merveille d'intelligence et de style, que le quotidien national *Trouw* n'a pas hésité à comparer à *Mrs. Dalloway*, le célèbre roman de Virginia Woolf publié il y a presque cent ans. Elle y dépeint le quotidien d'une jeune femme qui fait des ménages et se plonge chaque jour dans d'autres vies que la sienne, au risque de s'y noyer. Quand on la rencontre lors de son passage à Paris autour d'un café et d'un croissant vite engloutis, la place des femmes dans le monde littéraire ne semble pas la tarauder plus que ça.

Elle évoque surtout la difficulté à «exprimer un point de vue clair sur un sujet aussi vaste», avant de souligner pourtant qu'elle sent aujourd'hui qu'il existe «un mouvement». Elle se demande si d'une certaine façon «les auteures n'osent pas plus de choses, en étant plus expérimentales dans leur manière de se présenter et de présenter le monde dans lequel elles évoluent». Une chose est sûre: la compréhension de ce dernier ne peut que s'enrichir des regards que les femmes posent sur lui. Non en tant que femmes, mais en tant qu'individus qui se sont trouvés trop longtemps en note de bas de page d'une littérature présentée comme universelle. **T**





## LIVRES

# QUEL TALENT, LA RELÈVE !

Les premiers romans publiés lors de cette rentrée littéraire brillent par leur nombre (94) et beaucoup par leur qualité. En voici quatre qui méritent le détour.

PAR PIERRE VAVASSEUR

### ENVOÛTANT « ATELIER »

Certains romans, par leur atmosphère, leurs décors, dégagent d'entre leurs pages des parfums discrets comme si c'était une maison qu'on visitait après en avoir réouvert les volets fermés depuis longtemps. « L'Atelier », de Sarah Manigne, appartient à cette famille-là et parle de peinture. Odile y est une fillette malheureuse qui semble assez peu compter aux yeux de ses parents. Louis, son père, est un artiste-peintre reconnu qui vit sous la domination de sa femme, Educhka, dont il fait le portrait sans relâche. Mais un jour, Louis reprend sa liberté. Quant à Odile, dont Educhka s'est débarrassée en l'inscrivant dans un pensionnat, la voilà happée à son tour par le démon de la création. Sous la protection de Gabriel, le directeur de l'établissement, et de son épouse Jeanne, la gamine, retirée au fond du silence, développe avec une rage animale son talent d'artiste.

« L'Atelier » est le livre le plus bref de la rentrée mais il ne s'avale pas en trois bouchées. Il invite au contraire à retenir le temps de la lire. L'écriture est belle, simple, et l'histoire initiatique qu'on nous raconte d'un constant et doux envoûtement. Sarah Manigne y dit de quelles souffrances se paie la volonté d'exister pour soi-même.

« L'Atelier », de Sarah Manigne,  
Ed. Mercure de France, 112 p., 10 €.

### INCANDESCENTE GUADELOUPE

Une fois n'est pas coutume, cette rentrée littéraire chante les Antilles. Pas seulement sous la plume d'écrivains renommés – Dany Laferrière, de l'Académie française, ou Daniel Picouly... – mais aussi chez Estelle-Sarah Bulle, guadeloupéenne par son père et franco-belge par sa mère. Estelle-Sarah est née dans le Val-de-Marne, à Créteil, soit tout l'opposé

de ses racines : « sans histoire, sans rituels, sans traditions, sans surveillance exagérée ». Ce premier roman inspiré vient secouer, comme dans un shaker, des années 1940 aux années 2000, le romanesque absolu et les chimères servies chaque jour à la louche en Guadeloupe. Laissez infuser les pouvoirs absolus de ce récit. Bienvenue chez les Ezechiel, une famille du somnolent village de Morne-Galant. Il ne s'y passe tellement rien que la bourgade y a gagné un surnom : « Cé la chyen ka japé par ké » (« C'est là où les chiens aboient par la queue »). Hilaire, le grand-père, veuf, a été coupeur de cannes à sucre. Mais il s'est aussi coupé les vivres en cherchant fortune dans les combats de coqs. Il y a la grand-tante Lucinde et le frangin Petit Frère. Apollone, enfin, alias Antoine, se laisse porter par ses rêves d'ailleurs. La voilà à Pointe-à-Pitre, sa Ville Lumière à elle, puis sur le continent, guère plus généreux en voluptés espérées.

Tout cela ruisselle d'une incandescente « créole-attitude » aux épicures de langage. Ce roman frémit d'un bout à l'autre d'une humanité fébrile, dépassée par son destin et qui donne pourtant le change en faisant semblant de le dominer.

« Là où les chiens aboient par la queue »,  
d'Estelle-Sarah Bulle, Liana Levi, 288 p., 19 €.

### L'AUTRE « BIENVEILLANTES »

Mais qu'est-ce que c'est que ce roman ? Un petit frère des « Bienveillantes », l'œuvre monstre de Jonathan Littell, portrait d'un bourreau nazi, prix Goncourt en 2006 ? Peut-être. Car la guerre, ses pays froids ou brûlants, ses militaires et ses gueules de mercenaires... ce récit ne parle que de ça. Et quand la beauté et la douceur pointent leur museau, c'est de toute façon éphémère. L'histoire est celle, au début du siècle dernier, d'un combattant

nommé Saul Kaloyannis dont on ne saura jamais quel costume il endossa : héros ou mystificateur ? Ni à quelle guerre il cotise. Un étudiant tente de percer le mystère du personnage, recueille témoignage sur témoignage. Mais le portrait-robot ne se décide pas à apparaître.

Et pour cause : le propos de ce livre est visiblement d'une autre dimension et, porté par une écriture exceptionnelle, nous aspire dans une spirale, un vertige inversé propre à nous faire côtoyer au plus près les sensations et les épreuves vécues par un soldat inconnu confronté à sa propre légende. L'auteur de cette performance est âgé de 30 ans et vit au Caire, en Egypte. « La Grande Idée » n'a pas été retenu par les Goncourt. On regrette que les jurés n'aient pas été sensibles à cette littérature charnelle en 3D.

« La Grande Idée », d'Anton Beraber,  
Ed. Gallimard, 576 p., 22 €.

### L'AMOUR À MORT

Une femme, professeur, tombe amoureux d'une autre femme, Sarah. Cette inconnue est tout son contraire : voltigeuse de la vie, des plaisirs vite consumés comme ses cigarettes, pas spécialement belle, violoniste, envahissante danseuse de la vie. Avec son titre en allitération ondulatoire, « Ça raconte Sarah » s'efforce de faire le portrait de l'amour absolu. Sa première force est d'oublier l'homosexualité. Le cœur y a simplement ses imprévus, ses violences, ses désarrois. On ne savait pas qu'une romancière aurait à ce point le courage de se frotter, à l'ancienne, au tragique. Car Sarah va mourir. La seconde partie du livre se débat avec cette réalité. La ville de Trieste, en Italie, y prend sa part. On aime ce livre parce qu'il rue comme un cheval sauvage.

« Ça raconte Sarah », de Pauline Delabray-Allard, les Éditions de Minuit, 192 p., 15 €.



De gauche à droite : Sarah Manigne, Estelle-Sarah Bulle, Anton Beraber et Pauline Delabroy-Allard, quatre auteurs qui signent leur premier roman.





RENTREE LITTÉRAIRE

## Les débutants montent au front

Face aux "stars" Angot, Kerangal ou Filippetti, 94 INCONNUS débarquent en librairie. Pourtant, le marché de L'ÉDITION baisse et le statut d'écrivain est de plus en plus PRÉCAIRE. Enquête

Par ÉLISABETH PHILIPPE

LA GRANDE IDÉE, par Anton Berabier, Gallimard, 576 p., 22 euros.  
LA GUERILLA DES ANIMAUX, par Camille Brunel, Alma, 200 p., 18 euros.  
LA OÙ LES CHIENS ABaissent PAR LA QUEUE, par Estelle-Sarah Bulle, Liana Lévi, 288 p., 19 euros.  
ÇA RACONTE SARAH, par Pauline Delabroy-Allard, Minuit, 192 p., 15 euros.

Pour écrire un premier roman en 2018, mieux vaut avoir un léger penchant nécrophile. A en croire les discours déclinistes qui se répandent comme une tache de gras sur une cravate en soie, l'édition se meurt, la fiction agonise, les grands





lecteurs disparaissent et le métier d'écrivain vit ses dernières heures. Certes, quelques faits viennent étayer cette antienne. Selon les statistiques 2017 du Syndicat national de l'Édition, le secteur du livre affiche un chiffre d'affaires en baisse de 1,6% et le recul se fait particulièrement sentir au rayon littérature. Quant aux auteurs, de moins en moins nombreux à vivre de leur plume (seulement 21% d'après une étude de la Société des Gens de Lettres et de la Scam, la Société civile des Auteurs multimédia, sortie cette année), ils redoutent tout bonnement de voir leur statut disparaître, menacé par la hausse de la CSG et la réforme du système de retraite. « Une profession est en train de crever », alertait ainsi, en juin, le romancier bédéaste cinéaste Joann Sfar. Diantre, ça sent le sapin. Dans un tel contexte, se lancer en littérature aujourd'hui ressemble un peu à une opération kamikaze pour tenter de grappiller les dernières miettes d'un grand cadavre à la renverse. Pas très séduisant. Et pourtant, insouciant ou téméraire, ils sont encore nombreux à tenter l'aventure. Sur les 567 titres que compte la rentrée littéraire cette année, 94 sont des premiers romans (contre 81 en 2017 et 66 en 2016). Un chiffre record. Preuve que la bête bouge encore et que tout espoir n'est pas (tout à fait) mort.

« Est-ce un signe de vitalité ? Il faudra voir si la qualité est au rendez-vous, tempère l'économiste Françoise Benhamou. Mais cette forte présence de premiers romans montre que, malgré un marché atone, les éditeurs sont encore prêts à prendre des risques et à miser sur les auteurs de demain. L'édition a toujours été une économie de la loterie. » Et comme au Loto, parier sur un « primo-romancier », ça ne coûte pas cher – à valoir minimum, tirage réduit – et ça peut rapporter gros. Quel éditeur ne rêve pas de dénicher la nouvelle Marie Darrieussecq ? Paru en 1996, son premier livre « Truismes » s'est vendu à près d'un million d'exemplaires. Et que dire de Jonathan Littell dont le coup d'essai, en 2006, fut un coup de maître ?



Plus de 900 000 copies écoulées de ses « Bienveillantes » et un Goncourt en prime, voilà ce qui s'appelle un ticket gagnant.

### « JE NE ME FAIS PAS TROP D'ILLUSIONS » PAULINE DELABROY-ALLARD

Mais avant de briguer les lauriers, il faut déjà réussir à sortir du lot. Pas évident, étant donné la surproduction éditoriale. Pas simple, non plus, vu la concurrence. Comment parvenir à se faire une petite place au soleil médiatique lorsqu'on sort en même temps que des « stars » telles que Christine Angot, Aurélie Filippetti ou Maylis de Kerangal ? A la tête des Éditions de Minuit, l'exigeante Irène Lindon a choisi de ne publier qu'un seul livre en cette rentrée : « Ça raconte Sarah », le premier roman de **Pauline Delabroy-Allard**, 30 ans. « Au moins, il n'y aura pas Echenoz ou un autre auteur de la maison pour lui faire de l'ombre », glisse l'éditrice qui dit avoir été emportée par « le rythme hallucinant » de cette passion lesbienne, à la croisée d'Annie Ernaux et de Marguerite Duras. Encore un peu dépassée par ce qui lui arrive, la principale intéressée reste modeste. « Quand je vois mon livre, j'ai l'impression qu'un ami m'a fait une blague en ajoutant mon nom avec Photoshop sur une couverture, s'amuse Pauline Delabroy-Allard. J'ai évidemment très envie que mon roman soit lu, mais j'ai été

libraire et j'ai en tête les cartons de livres qu'on déballe et qu'on remballé en septembre. Je ne me fais pas trop d'illusions. »

De manière générale, les romanciers et romancières rencontrés pour cet article n'ont pas vraiment le profil de Lucien de Rubempré, l'archétype balzacien du jeune littérateur prêt à tout pour se hisser au sommet du monde des lettres. Afin de s'épargner les « illusions perdues », tous semblent avoir intégré d'emblée le principe de réalité qui peut se résumer ainsi : pour devenir riche et célèbre, mieux vaut ouvrir une chaîne YouTube que publier un roman. Ce que feraient peut-être aujourd'hui Raymond Radiguet ou François Sagan (« Coucou les loulous, c'est EnjoySagan, je vous présente ma routine bien-être ! »). Le mythe du jeune auteur précoce et flamboyant semble d'ailleurs avoir du plomb dans l'aile. L'enquête menée par Bertrand Legendre et Corinne Abensour, « Entrer en littérature » (Arkhe Éditions, 2012), montre ainsi que 25% des primo-romanciers ont entre 41 et 50 ans, et 25% plus de 50 ans. Fini Minou Drouet et la vogue des *baby writers*. En 2018, l'écrivain débutant à l'âge d'être leur grand-père. Comme **Dov Hoenig**, 86 ans, qui publie « Rue du triomphe » (Robert Laffont), roman inspiré de sa jeunesse entre la Roumanie et la Palestine.

Mettre en avant des personnalités atypiques reste une stratégie marketing comme une autre pour susciter la curiosité. On trouve par exemple cette année une lieutenant aristocrate et par-toutteuse sous ecsta (**Mathilde-Marie de Malfilâtre**, auteure de « Babylone Express » au Dilettante), une jeune femme présentée comme la protégée de Michel Houellebecq (**Alexandra Dezzi** qui signe « Silence, radieux » chez Léo Scheer) ou encore un ancien détenu pour trafic de stupéfiants (**Ludovic-Hermann Wanda**, qui publie « Prisons » à l'Antilope). Mais, dans l'ensemble, le profil sociologique du primo-romancier reste assez homogène : beaucoup de profs, de journalistes ou de personnes venues des « métiers du livre ». Faut-il s'attendre à





une attaque des clones en librairie ? Editrice chez Gallimard, Maud Simonnot constate une tendance à l'uniformisation dans les manuscrits, nombreux, qui arrivent sur son bureau : « Beaucoup des jeunes auteurs sont biberonnés aux séries télé. Cela donne des romans qui tiennent plutôt du scénario. Il y a aussi une influence très claire de Virginie Despentes. On reçoit beaucoup d'imitation, des choses violentes aussi, assez trash, ou qui traitent des attentats. Souvent, le "pitch" est intéressant, mais l'écriture ne suit pas. »

### "AUJOURD'HUI, C'EST L'ÂGE D'OR DES SÉRIES" ANTON BERABER

C'est justement par l'écriture qu'**Anton Beraber**, dont Gallimard publie l'impressionnant premier roman « la Grande Idée », a fait la différence : « Son manuscrit, écrit en corps 10, est arrivé par la poste, raconte Maud Simonnot. Tous les membres du comité de lecture ont été séduits par cette langue qui ne ressemble à aucune autre, extrêmement ample, foisonnante, ce qui est plutôt rare à l'heure actuelle. Lancer un tel livre dans le grand bain de la rentrée me semble avoir du sens. C'est dans l'ADN de la maison. » Par son ambition et les thèmes qu'il aborde, « la Grande Idée », réécriture contemporaine de l'« Odysée », rappelle en effet quelques précédents, notamment « l'Art français de la guerre », premier roman d'Alexis Jenni, succès de librairie et prix Goncourt en 2011. Sûr de lui juste ce qu'il faut, Anton Beraber, pseudonyme que s'est choisi le jeune homme de 30 ans qui enseigne au Caire, croit lui aussi au potentiel de son roman, animé d'une foi absolue dans la littérature. « Pour moi, la fibre épique n'est pas morte, on revient à une littérature longue avec les succès de livres comme "Harry Potter" ou "le Trône de fer". Il faut seulement redonner à l'épopée sa capacité

d'expliquer le monde d'aujourd'hui, affirme-t-il quand on le rencontre chez Gallimard, allure d'étudiant et cigarette coincée derrière l'oreille. Aujourd'hui, c'est l'âge d'or des séries. Mais à mon sens, c'est une très bonne nouvelle pour la littérature. Les séries ont pris en charge ce qui s'appelle l'intrigue. La littérature a donc le champ libre pour se réinventer, redevenir lyrique. On est au début d'une nouvelle ère placée sous la tutelle de la trinité Pierre Michon-Pierre Guyotat-Pierre Bergounioux. » Soit des écrivains des grandes solitudes qui, loin des feux de l'actualité, composent des œuvres aux phrases mille fois polies et travaillées.

Un discours qui semble un peu anachronique à l'heure de Twitter et de Snapchat, de l'autopromotion tous azimuts sur Instagram, mais qu'assume Anton Beraber, lui qui ne travaille qu'à la main ou sur une petite Olympia. « J'aime le côté atemporel de la littérature, confie pour sa part Pauline Delabroy-Allard. C'est pour ça que je me sens bien dans une maison comme Minuit, elle n'a pas d'âge. La lecture et l'écriture ouvrent une brèche dans l'ordre du monde, un moment où la vie est suspendue. On arrête tout ce qu'on est en train de faire pour s'y consacrer alors qu'on peut très bien regarder une série en courant sur un tapis dans une salle de sport. En cela, la littérature ressemble à la passion. » Ne pas

croire pour autant que celles et ceux qui se lancent aujourd'hui dans cette vocation aléatoire qu'est l'écriture sont de doux illuminés complètement déconnectés qui chérissent l'image éculée du créateur enfermé dans sa tour d'ivoire, visité de temps à autre par l'inspiration. Ce qui frappe surtout, c'est le pragmatisme de ces nouveaux auteurs. Anton Beraber sait bien qu'il a peu de chances de devenir riche grâce aux 576 pages qui lui ont pris cinq ans de sa vie. Surtout avec la réforme des droits d'auteur prévue pour 2019. Bravache, il lance : « Il ne faut pas que ce soit paralysant pour autant. Après tout, Homère attend toujours.





ses royalties!" » Plus que la gloire et la fortune, c'est d'abord la reconnaissance qu'ils semblent rechercher (ce qui n'empêche pas de rêver aux deux premières).

## "J'AVAIS BESOIN DE LA VALIDATION D'UN ÉDITEUR" ESTELLE-SARAH BULLE

A 44 ans, **Estelle-Sarah Bulle** publie son premier roman, « Là où les chiens aboient par la queue » (Liana Lévi), une histoire inspirée par celle de sa famille en Guadeloupe, écrite dans un français luxuriant, métissé de créole. Bien que parfaitement consciente des conditions de vie difficiles pour une majorité d'écrivains, cette diplômée de Sciences-Po passée par des cabinets de conseil, a décidé de quitter son poste confortable d'administratrice du parc Jean-Jacques-Rousseau (Ermenonville) pour se consacrer à l'écriture et peut-être, un jour, en vivre, sachant que 41% des auteurs professionnels gagnent moins que le Smic. Elle a envoyé son manuscrit aux Editions Liana Lévi parce qu'elle avait aimé « la Nuit des bégueines » d'Aline Kiner, publiée par cette maison. « C'est un livre très différent du mien, mais la Guadeloupe

est une île dont on peut parfois se sentir prisonnier, un monde à part comme le couvent décrit par Aline Kiner », commente Estelle-Sarah Bulle, qui n'a jamais envisagé de s'autoéditer, pratique pourtant de plus en plus aisée grâce aux nombreuses plateformes sur internet. « J'avais besoin de la validation d'un éditeur, explique-t-elle. Je ne me serais jamais sentie confirmée et confortée dans mon choix, sans cela. » Plus lucides et mieux informés, ces primo-romanciers confirment l'hypothèse développée dans « Profession? Ecrivain »

(CNRS), livre codirigé par Gisèle Sapiro et Cécile Rabot. Publiée en 2017, cette enquête montrait la professionnalisation croissante du métier d'écrivain, loin de l'idéologie romantique du « créateur incréé ». En témoignent les formations qui ont vu le jour ces dernières années, les ateliers d'écriture ou les masters de création littéraire, dont, en cette rentrée encore, sont issus certains auteurs. Comme **Thi Thu**, diplômée du master de création littéraire du Havre, qui publie « Presque une nuit d'été » (Rivages). « Dans ces ateliers, ce ne sont pas seulement des techniques d'écriture qui sont enseignées, analyse la sociologue Cécile Rabot. C'est aussi un moyen de faire partie d'un groupe. Comme les surréalistes s'entre-lisaient, les personnes qui assistent à ces cours sont relues par leurs pairs lors de séances collectives. Cela permet de se créer un réseau informel, d'acquiescer un sens du placement, c'est-à-dire cibler les maisons d'édition auxquelles envoyer son manuscrit en fonction de leur catalogue. On peut aussi y apprendre à s'adresser aux institutions. Car, de plus en plus, les écrivains complètent leurs revenus grâce à des activités connexes : des rencontres en librairies, des interventions dans des écoles, des

bibliothèques, mais aussi des résidences. Pour cela, il faut savoir monter des dossiers, se présenter, parler la langue des administrations.

## "LE LIVRE EST UNE ÉTINCELLE. IL FAUT FAIRE VIVRE LE FEU AUTOUR." CAMILLE BRUNEL

On a du mal à se représenter Marcel Proust vanter la cohésion sociale et le vivre ensemble dans son œuvre pour tenter d'obtenir une bourse de la région Ile-de-France. Pourtant, il n'aurait sûrement pas le choix aujourd'hui. **Camille Brunel**, la petite trentaine, signe « la Guérilla des animaux » (Alma), un premier roman fougueusement engagé pour la cause animaliste. Lui aussi a fait le pari de quitter son métier d'enseignant pour vivre pleinement en écrivain. « Pour l'instant, j'habite chez ma mère, dit-il au téléphone. Mais à terme, je compte vivre de mes romans et de mes articles. Et ça ne me gêne pas de donner des conférences ou des cours, de cumuler les activités pour gagner ma vie. Le livre est seulement une étincelle. Après, il faut faire vivre le feu autour. » Et entretenir le feu fragile de la littérature. ■







# Histoire d'un livre

## Vies guadeloupéennes

« Drivailler » : aux Antilles, conduire à tort et à travers, errer sans feu ni lieu, jusqu'à en perdre la raison. C'est ce que la narratrice, une jeune femme d'origine antillaise née et élevée en métropole, espère s'éviter en se lançant dans une grande fresque familiale. Elle qui « drivaille » entre Paris et Morne-Galant, en Guadeloupe, aurait aimé savoir comment ses tantes et son père vivaient sur l'île, et pourquoi ils en sont partis. Elle interroge son père, écoute sa tante Lucinde, qui avait voulu conquérir l'« *en-ville* » de Pointe-à-Pitre avec ses chemisiers surannés... Mais surtout, dans son énigmatique boutique à l'ombre du Sacré-Cœur, la tante Antoine, prodigieuse conteuse, lui raconte les enfants que l'on fait passer et les diamants à cacher aux douaniers. Quatre vies bien différentes, qui se télescopent toutes « là où les chiens aboient par la queue ». Peut-être est-ce finalement la primoromancière Estelle-Sarah Bulle qui, entre ces quatre vies comme entre



le français et le créole, drivaille – et on la suit bien volontiers. ■  
ZOÉ COURTOIS

► ***Là où les chiens aboient par la queue,***

*d'Estelle-Sarah Bulle,*  
*Liana Levi,*  
288 p., 19 €.



# PREMIERS DE CORDÉE

Par Valérie Trierweiler  
@valtrier

Les débutants de la rentrée littéraire sont déjà des premiers de la classe.

## PAULINE DELABROY-ALLARD LA PUISSANCE DES SENTIMENTS

Un premier roman et un coup de maître. Un livre d'une puissance indicible. A peine sorti, « Ça raconte Sarah » a déjà obtenu le prix Envoyé par La Poste et celui des libraires de Nancy. L'auteure avait envoyé son manuscrit par courrier, la qualité de son texte a fait le reste. L'écriture est magistrale, de la littérature à l'état pur, l'histoire emporte au-delà des pages et s'ancre profondément. Il est question d'une passion amoureuse entre deux femmes qui découvrent, l'une comme l'autre, le corps d'une autre femme. L'amour pour une autre femme. Ecrit à la manière d'un long poème, par séquence, le récit permet de



ressentir au souffle près la naissance de cette passion, l'intensité des sentiments, la puissance de la relation. Par la voix de la narratrice, Sarah prend corps, Sarah dévore, Sarah s'échappe. Ce que décrit dans un élan magnifique Pauline Delabroy-Allard est l'amour absolu. Celui qui emporte tout et qui laisse exsangue. Sarah mène le jeu. « Dans cette tempête, elle est capitaine de navire. Je deviens femme de marin », dit l'amoureuse. Chacune des phrases est une offrande, une ode à l'amour. A cet amour-là. « Ça raconte Sarah », de Pauline Delabroy-Allard, éd. de Minuit, 192 pages, 15 euros.

## ALAIN JASPARD LE TEMPS DES GITANS

Il n'y a pas d'âge pour accomplir ses rêves. Le réalisateur Alain Jaspard signe, à 78 ans, son premier livre. Il n'y a pas d'âge pour démontrer son talent. L'auteur réussit son incursion dans le champ littéraire et dans le monde des gens du voyage. Dans un style non conventionnel, Jaspard ose dès les premières pages une scène d'un



érotisme certain. Au-delà de l'aspect comédie, c'est la confrontation de deux mondes qu'il réussit à mettre en scène, celui des Gitans et celui de l'argent. Inspirée d'un fait réel, cette histoire ne nous laisse pas indifférents. Pas plus que l'écriture, vive et pleine d'audace. « Pleurer des rivières », d'Alain Jaspard, éd. Héloïse d'Ormesson, 190 pages, 17 euros.

## SABYL GHOUSSOUB LA CONFUSION DES ORIGINES

Autant par son style que par son récit, ce roman pourrait obtenir le prix de l'originalité. Tout démarre sur un malentendu : le narrateur, Aleph, né à Paris dans une famille chrétienne libanaise, est constamment pris pour un Juif ou un Arabe. Difficile de trouver sa place quand sa mère lui répète à longueur de journée : « Tu es moche, tu as un gros nez. » Mais, contre toute attente, le héros fera de ce traumatisme une force. Après s'être confronté à ses racines, Aleph s'envole pour New York où d'autres aventures l'attendent. Dans ce livre qui respire l'humour, c'est toute la question de l'identité qui est posée. « Le nez juif », de Sabyl Ghoussoub, éd. de L'Antilope, 128 pages, 16 euros.



## ESTELLE-SARAH BULLE DES RACINES ET DES ÎLES

Un ouvrage qui démarre fort après avoir obtenu le prix Stanislas et être en lice pour celui de la Fnac. Là encore, la question identitaire est soulevée. Non pas au sujet de la religion mais au travers du métissage. L'auteure remonte le fil générationnel d'une famille guadeloupéenne. Les différentes voix de la famille Ezechiel alternent à la façon d'un kaléidoscope. Incontestablement l'humour est bien présent, mais pas seulement. Il s'agit surtout de revenir sur le désenchantement de la communauté antillaise, « ces



immigrés de l'intérieur », dans les années 1950, quand au mirage de la métropole succédaient la déception et l'univers blafard des HLM. Mais dans une langue chantante matinée de créole, Estelle-Sarah Bulle ne laisse entrevoir aucune amertume. Bien au contraire, la richesse de la famille Ezechiel, et de son héroïne en particulier, ouvre grand une fenêtre sur une terre, une histoire et un passé qui nous semblent trop souvent bien lointains.

« Là où les chiens aboient par la queue », d'Estelle-Sarah Bulle, éd. Liana Levi, 284 pages, 19 euros.





## *Livres*



### **LÀ OÙ LES CHIENS ABOIENT PAR LA QUEUE**

d'Estelle-Sarah Bulle  
(Liana Levi)

Apollone, alias  
Antoine, est née à  
Morne-Galant, un vil-

lage paumé de Guadeloupe. Fille aînée de la famille et jeune femme indépendante, Antoine quitte son foyer à 16 ans pour se rendre à Pointe-à-Pitre. Dans les années 40, elle y découvre la vie et les échecs de ses rêves. Son destin finit par la conduire en métropole, à Créteil. C'est là, dans son petit appartement, qu'elle explore ses souvenirs avec nostalgie pour les livrer à sa nièce. A cheval entre le récit et la saga familiale, ce premier roman d'Estelle-Sarah Bulle, qui travaille dans le conseil, épate par la poésie d'une langue qui agit comme un superbe hommage aux racines. H. R.





## ON AIME AUSSI :

PAR NATHALIE DUPUIS

**L'histoire est percutante et onirique**, on se croirait dans un film de Desplechin. La scénariste Julie Peyr a coécrit, entre autres, trois films du cinéaste, ceci explique donc cela. Au milieu des années 1980, Mehdi, 10 ans, et son aînée, Leila, poussent comme des herbes folles entre les tours de leur cité. Devenu adulte, le garçon convoque ses souvenirs : cette jeune fille étrange croisée à un concert de SOS Racisme, la langueur mystérieuse de sa sœur, les courses-poursuites à rollers. « J'ai 10 ans, l'éternité devant moi... Je cours, et chaque foulée aussi puissante qu'un chant d'amour est un hymne à la vie. » Sublime. « **ANOMALIE** », de Julie Peyr (Équateurs Roman, 302 p.).

**C'est le livre parfait pour une rentrée.** Une plongée en apnée dans les entrailles d'une classe préparatoire. Et pas n'importe laquelle : une hypokhâgne option latin-grec. Arthur Nesnidal, 22 ans, dénonce « cette machine à broyer les individus du système élitiste à la française ». On n'a qu'une envie après avoir fini ces pages : que nos enfants soient orientés dès la troisième en filière pro. Déroutant. « **LA PURGE** », d'Arthur Nesnidal (Julliard, 149 p.).

**Le titre déjà est une promesse.** Qui fleurit bon le réalisme magique du meilleur de la littérature sud-américaine. C'est un autre esprit, tout aussi fort, celui d'une île, qui flotte sur cette fresque familiale entre la Guadeloupe et la métropole, des années 1950 à nos jours, prix Stanislas du premier roman. Le romanesque intense de la vie aux Antilles, la végétation et la psychologie luxuriantes, la langue créole : tout est d'une poésie quasi fantasmatique. Envoûtant. ■ « **LÀ OÙ LES CHIENS ABOIENT PAR LA QUEUE** », d'Estelle-Sarah Bulle (Liana Levi, 283 p.).



PASCAL ETI/FLAMMATION : PRESSE



AVANT-  
CRITIQUES  
RENTÉE LITTÉRAIRE

# Un jardin créole

23 août >  
**PREMIER ROMAN** France

**La traversée du XX<sup>e</sup> siècle d'une fratrie guadeloupéenne. Un premier roman savoureux d'Estelle-Sarah Bulle.**

« Mais toi, tu sais ce que c'est qu'un jardin créole ? » demande une Antillaise septuagénaire sur son lit d'hôpital parisien à sa nièce qui a grandi à Créteil. On est en 2006, dans les dernières pages du premier roman d'Estelle-Sarah Bulle, et on regrette d'avoir à quitter les attachants protagonistes de cette saga aux accents autobiographiques qui retrace avec beaucoup de verve l'épopée de la famille Ezechiel, depuis Morne-Galant, un bourg isolé de Guadeloupe, rebaptisé en créole « *Là où les chiens aboient par la queue* », jusqu'à Paris et ses banlieues. Le parcours d'obstacles de héros anonymes qui, les uns après les autres, ont tous quitté leur île dans les années 1960 et dont les trajectoires intimes suivent l'histoire collective contemporaine des Caraïbes françaises.

C'est une femme née en 1974 qui collecte les souvenirs de ses deux tantes et de son père, et y mêle sa propre voix. La dépositaire



Estelle-Sarah Bulle

principale de la mémoire est la tante Antoine, le « *nom de savane* » de l'aînée des trois enfants d'Hilaire Ezechiel, paysan pauvre de Grande-Terre, et d'Eulalie née Lebecq d'une lignée de « *Blancs Matignon* ». Antoine est une sacrée « *bougresse* » au tempérament indompté, une grande femme à l'instinct de survie dopé par une foi superstitieuse très personnelle qui va forcer toutes les portes de son destin, depuis sa fuite de la case familiale en 1947 à 16 ans, peu après la mort de leur mère, jusqu'à Pointe-à-Pitre où s'épanouira son sens du commerce

avant un deuxième départ sans retour vers la métropole en 1967.

Chaque membre de cette valeureuse fratrie évoque tour à tour ces ruptures qui ont jalonné leur vie, la complexité de leur identité métisse, de leur condition « *d'immigrés de l'intérieur* »... « *Nous qui venons d'un entre-deux du monde* », témoigne dans sa langue chatoyante la tante Antoine, qui traduit les expressions en créole à sa nièce. Alors, la description du jardin créole ? « *C'est un endroit minuscule où se mêlent des plantes médicinales, des plantes nourricières et des fleurs dont la beauté nourrit les yeux* », répond la jeune femme. « *C'est ça. A la fois la pharmacie et le garde-manger des habitants des îles* », acquiesce la tante. Le roman plein de saveurs d'Estelle-Sarah Bulle donne envie d'en cultiver un. **V. R.**

**ESTELLE-SARAH BULLE**  
**Là où les chiens aboient par la queue**

LIANA LEVI

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 19 EUROS, 288 P.

ISBN : 979-10-349-0045-9



9 791034 900459





## UN LIVRE EN 8 PHRASES



**LA OÙ LES CHIENS ABOIENT PAR LA QUEUE** d'Estelle-Sarah Bulle  
À travers leur propre histoire, quatre membres d'une même famille racontent celle de la Guadeloupe des années 1950 à aujourd'hui. Un premier livre merveilleux d'une auteure à suivre. Extraits.

1. « Fais attention ma fille. Ta tante Antoine, c'est une fatigante. Elle va te chauffer les oreilles avec ses bavasseries. » (p. 45)
2. « Je peux te raconter, moi aussi, ce qu'était la Guadeloupe. Quelques éblouissements, et puis rien que des blessures. » (p. 45)
3. « Tout ce qui touchait au sexe était paroles d'hommes éméchés qu'on entendait

les soirs de bal et qu'on ne devait jamais répéter... » (p. 70)

4. « Je suis la gardienne des choses stupides. J'en ai en réserve plus que tu ne sauras jamais. » (p. 156)

5. « La voix d'Hilaire coulait sur des mots vifs et sonores. Une voix de porte branlante, de pluie forte sur des pierres, de moteur de guimbarde. » (p. 178)

6. « En la voyant là, m'est venue tout à coup l'image d'un poisson

frais épinglé sur un mur. » (p. 261)

7. « Son cancer, elle va l'enrouler autour de son index et l'envoyer valser par-dessus son épaule, c'est moi qui te le dis. » (p. 272)

8. « Cette banlieue que tu hésites à aimer ou détester a été notre place, l'endroit de l'oubli et de l'indifférence. Une indifférence libératrice. » (p. 275)

Là où les chiens aboient par la queue, d'Estelle Sarah-Bulle, éd. Liana Lévi, 14,99 €



# Estelle-Sarah Bulle, auteure, lauréate du prix Stanislas

## « Commencer par une histoire que je connais très bien »

Estelle-Sarah Bulle vient de remporter le prix Stanislas (1), qui récompense le meilleur premier roman de la rentrée littéraire, avec son livre *Là où les chiens aboient par la queue* (éditions Liana Levi). L'auteure, dont le père est Guadeloupéen, nous raconte sa joie.

**Où étiez-vous quand la nouvelle est tombée et comment avez-vous réagi ?**

J'étais en vacances dans le sud de la France, lorsque j'ai appris que j'étais la lauréate du prix Stanislas. J'étais ravie. C'est mon premier roman. Je ne m'attendais pas à une reconnaissance aussi rapide. En plus, le jury est composé à la fois de professionnels de la littérature, d'auteurs et de personnes tout à fait lambdas, qui sont des salariés de Groupama (le prix Stanislas est doté de 3 000 euros offerts par l'assureur, NDLR). C'est bien d'être reconnu à la fois par les lecteurs et par le grand public. À peu près au même moment, j'ai aussi appris que je fais partie des quatre finalistes pour le prix Fnac, dont les résultats seront connus le 14 septembre.

**Le jury du prix Stanislas était présidé par Leïla Slimani, prix Goncourt 2016. Qu'est-ce que cela représente pour vous ?**

C'est un vrai plus. L'impact médiatique est plus fort. Ce qui m'a plu dans ce que Leïla Slimani a dit, c'est que le jury a bien compris que je parlais de la Guadeloupe contemporaine dans mon livre, d'une histoire qui n'est pas très connue, mais qui concerne des dizaines de milliers d'Antillais. Ça fait plaisir.

**Justement, parlez-nous de cet ouvrage...**

À travers quatre personnages, je retrace le mouvement qui a concerné des dizaines de milliers d'Antillais

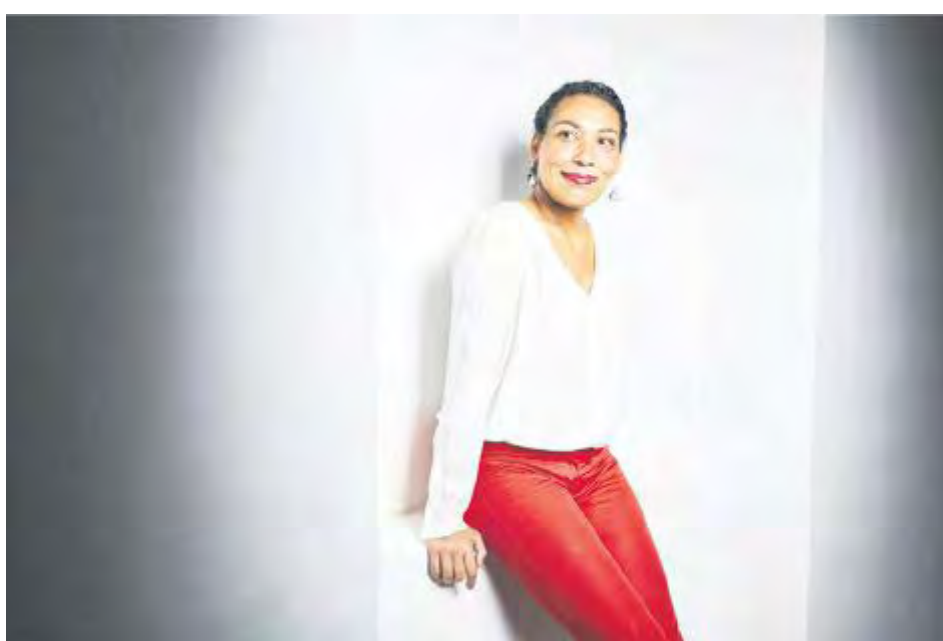
(2). Au début des années 1960, ils ont quitté leur département d'origine pour s'installer dans l'Hexagone, pour des raisons économiques, familiales, etc. Dans mon livre, chacun des quatre membres de la même famille va être obligé de quitter la Guadeloupe. Pour certains, ça va être un changement heureux. Pour d'autres, ce sera plus violent. C'était important pour moi de montrer que, même si certains partent, ils gardent en eux toute la culture guadeloupéenne et essaient de la perpétuer dans l'Hexagone. D'autres décident plutôt de s'intégrer et de mettre de côté cet héritage antillais, sans pour autant l'oublier. D'autres encore refusent l'intégration et finissent par repartir.

**C'est une histoire qui vous parle personnellement, parce qu'elle touche votre propre famille...**

Exactement, mon père et mes oncles ont fait ce choix de quitter la Guadeloupe à un moment donné. Ils ont vécu ce départ différemment.

**Là où les chiens aboient par la queue est votre premier ouvrage. Comment est née cette passion pour l'écriture ?**

Depuis toute petite, j'ai toujours eu envie d'écrire. C'est quelque chose qui m'a toujours plu. J'aimais manipu-



(Photo : Julien Falsimagne/Leextra/éditions Liana Levi)

ler les mots, raconter des histoires. Quand j'ai décidé de franchir le pas et d'écrire un premier roman, il me paraissait évident de commencer par un sujet que je

connais très bien, qui fait partie de l'Histoire de la Guadeloupe.

**Avez-vous d'autres ouvrages en cours d'écriture ?**

Je viens de commencer mon deuxième roman. Pour le coup, il n'y aura pas vraiment de rapport avec la Guadeloupe. Il sera également édité par les éditions Liana Levi. Ça se passe très bien pour le moment. C'est une équipe

féminine très efficace. Elles sont sympathiques, dynamiques et très réactives. C'est un monde que je découvre, alors j'ai vraiment de la chance d'être accompagnée par des personnes aussi professionnelles.

**Avez-vous gardé des liens avec la Guadeloupe ?**

Oui, je viens régulièrement. Mon frère vit en Guadeloupe. J'ai aussi beaucoup de cousins et cousines qui habitent à Morne-à-l'Eau. J'essaie de venir le plus souvent possible, même si le prix du billet ne facilite pas les choses. Je garde des liens très fréquents et réguliers avec Morne-à-l'Eau et la Guadeloupe, en général.

**Propos recueillis par Estelle VIRASSAMY**

(1) Le jury du prix Stanislas 2018, doté de 3 000 euros par Groupama, sera remis le 8 septembre à Nancy, à l'occasion de la 40e édition du Livre sur la place.

(2) Bumidom (Bureau pour le développement des migrations dans les départements d'outre-mer), organisme fondé en 1963, par Michel Debré, et qui a favorisé le déplacement de 70 000 personnes nées dans les départements d'outre-mer vers l'Hexagone.

**“ C'est mon premier roman.**

**Je ne m'attendais pas à une reconnaissance aussi rapide.**

### Bio express

Estelle-Sarah Bulle est née en 1974, à Créteil (Val-de-Marne), d'un père Mornalien et d'une mère ayant grandi non loin de la frontière franco-belge. Son nom de jeune fille est Eliézer. Après des études supérieures à Paris et à Lyon, Estelle-Sarah Bulle a travaillé pour des cabinets de conseil et différentes institutions culturelles. Elle a notamment travaillé au Musée du Louvre et a été directrice adjointe d'un jardin classé monument historique situé à Senlis, au nord de Paris. L'an dernier, elle a décidé de se consacrer à l'écriture.

*Là où les chiens aboient par la queue* est son premier ouvrage.



*Là où les chiens aboient par la queue* est le premier ouvrage d'Estelle-Sarah Bulle.

(Photo : Art Becker/CORBIS)

www.franceantilles.fr

L'info toute la journée





# ansam

FRANCE-ANTILLES

DECEMBRE 2018 / N° 04

**VOYAGE**  
Le tour du monde  
des fêtes  
de fin d'année

**CADEAUX**  
Faire plaisir  
à nos aînés  
à Noël

**INTERVIEW**  
Estelle-Sarah Bulle,  
la nouvelle plume  
caribéenne

**SEXOLOGIE**  
Comment  
relancer  
nos relations  
amoureuses

**Exclusif**

Jean-Claude Barney, réalisateur  
J'ai envie de transmettre  
ce qu'on m'a donné

# Estelle-Sarah Bulle

## la nouvelle plume caribéenne



© Gilles de Lacroix

Son premier roman, *Là où les chiens aboient par la queue* (éd. Liana Levi) fait partie des révélations de la rentrée littéraire. Lauréate du prix Stanislas, plébiscitée par les médias nationaux, mais aussi au Canada et par les festivals littéraires, Estelle-Sarah Bulle a également séduit le jury du prix Carbet de la Caraïbe et du Tout-Monde.

CÉCILIA LARNEY

### Quels sont vos liens avec la Guadeloupe, l'île dont votre père est originaire ?

Je suis née et j'ai grandi en banlieue parisienne, mais je venais fréquemment en Guadeloupe pour voir mon grand-père, à Morne-à-L'Eau. Il est mort à 104 ans, en 2004. Pour moi, il incarnait à la fois la Guadeloupe antédiluvienne et le XX<sup>e</sup> siècle... Mon grand-père, c'était comme un gros manguier, très stable. J'allais en Guadeloupe pour le retrouver. Quand il est parti en 2004, j'ai senti qu'il y avait un passage de relais, en plus, entre-temps, mon frère s'était installé aux Antilles. Je continuais d'y venir pour moi, pour mes souvenirs, et maintenant, pour mes enfants. C'est une transmission.

### Votre premier roman marque le début d'une nouvelle vie consacrée à l'écriture...

Oui, c'était le moment. J'ai quitté mon travail, il y a un an pour cela. Plus tôt, ce n'était pas possible : j'étais en pleine construction de ma famille. J'ai trois enfants en bas âge, dont le dernier n'a que 3 ans. Parallèlement, j'étais en pleine construction de ma carrière professionnelle. Il a fallu attendre le bon moment.

### Que représente le prix Carbet, pour vous ?

C'est une première « validation » par le peuple antillais et c'est rassurant. Le prix Stanislas, reçu en métropole, m'a fait plaisir. Mais, avec le prix Carbet, il y a un aspect affectif extrêmement fort. J'étais assez soucieuse de l'accueil que les Antillais allaient réserver au roman.

### Les différentes facettes de l'exil

#### Loin d'être un spleen permanent, l'exil est décrit de différentes manières dans votre roman...

On pense à un arrachement, quelque chose de triste. Alors que l'exil peut être aussi vu comme un événement heureux, qui ouvre sur un ailleurs, qui permet de s'extirper d'une société qui peut être pesante. Dans ma famille, autant il y a eu cet arrachement et la tristesse de l'exil, autant certains l'ont vécu de façon plus sereine. Je voulais montrer ces différentes



facettes de l'exil. L'exilé peut aussi être quelqu'un de très fort, grâce à ce qu'il a puisé dans sa terre d'origine.

### Le créole est une langue qui vous parle ?

Oui ! C'est une grande frustration pour moi de ne pas le parler, même si je le comprends : c'est une vraie coupure avec mes racines ! La langue est aussi un endroit qu'on habite et je n'habite malheureusement pas le créole ! C'est comme une musique que j'ai toujours entendue et qui a complètement imprégné mon écriture. Je suis très reconnaissante au créole pour ce qu'il m'apporte littérairement. J'adore l'entendre parler.

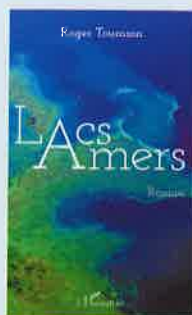
### Dans votre univers littéraire caribéen, on retrouve Patrick Chamoiseau, avec Texaco. Qui d'autre ?

Patrick Chamoiseau est le premier qui m'a montré, avec Texaco, quand j'avais 20 ans, que la langue créole faisait partie de moi. Elle a une puissance poétique, romanesque, littéraire égale à celle du français classique. C'est très libérateur de se rendre compte, à 20 ans, que, finalement, on adore Proust, mais qu'il y a aussi Chamoiseau, et qu'il n'y a pas de hiérarchie entre les deux. Cela a sans doute influencé ma décision d'écrire, même si je ne l'ai fait que 20 ans plus tard ! Sur l'identité, Edouard Glissant est fondamental. C'est lui qui affranchit de toutes les considérations sur ceux qui sont d'ici, de « là-bas », les « négropolitains », avec la notion de Tout-Monde : on est tous dans ce monde-là, avec cette richesse-là. C'est très important, pour moi, poétiquement et philosophiquement, de suivre ce que dit Edouard Glissant. C'est une identité complexe, riche, pas forcément facile à habiter au quotidien, mais que je n'abandonnerai pour rien au monde !



© Gilles de Lacroix

Estelle Sarah Bulle, lors de son passage en Guadeloupe avec les membres du jury du Prix Carbet 2018.



### LACS AMERS

Roger Toumson

L'Harmattan

Roger Toumson, professeur émérite de l'Université des Antilles, essayiste, poète, romancier, n'est pas n'importe qui. Doté d'une culture immense, d'un style lumineux, il vient de publier une œuvre multiforme, qui mêle poésie, prose, réflexion critique. Deux personnages, une tragédie collective, un drame personnel. C'est un roman historique, l'histoire de peuples qui se sont affrontés aux temps de l'esclavage, sans oublier que ce passé dur a forgé les esprits, les comportements, les actions des peuples d'aujourd'hui. Rédemption ? On veut y croire.



### MORNE PICHEVIN

Raphaël Confiant

Roman-poche Carai'béditions

Dans les années 1950-60 du siècle dernier, un jeune homme, Homère, descendu à Fort-de-France, suite à l'effondrement de la tri-séculaire industrie sucrière, atterrit dans le quartier plébéen du Morne Pichevin, royaume de tous ceux qui sont en délicatesse avec la loi. Il y fait la connaissance d'Adeline, jeune femme elle aussi fraîchement citadine, dont il va s'amouracher et qui lui mènera la vie dure. D'abord écrit en créole Bitako-a, ce roman d'apprentissage est ici magnifiquement traduit par son auteur lui-même.



### BLACK IS BLACK

Raphaël Confiant

Roman-poche Carai'béditions

Désireux de noyer son chagrin d'amour pour une belle de nuit venue d'Hispaniola, Abel, fantasque écrivain de la Martinique, décide de se réfugier sur les bords de la Seine en compagnie de son ami de toujours, l'éminentissime mathématicien Saint-Martineau, après avoir touché un héritage inespéré. Empêtré depuis des lustres dans l'écriture d'une œuvre romanesque intitulée *Parcours d'un corps*, œuvre d'abord empreinte d'un grand romantisme, puis d'érotisme débridé et enfin de pornographie hilarante, Abel, de retour au pays natal, tombera à son corps défendant dans les rets d'un prophète de la régénération de la race noire.